Irénikon

BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES
PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE

DÉCEMBRE 1926. 1re ANNÉE N° 9.

(*Pour les* RENSEIGNEMENTS et CONDITIONS D'ABONNEMENT, *voir en 3e page*)

Les Moines de l'Union des Eglises.

S. S. le Pape Pie XI par sa lettre apostolique du 21 mars — « *Equidem verba* » — a exprimé par l'intermédiaire du Primat de l'Ordre de Saint-Benoit à tous les Abbés et Moines bénédictins sa volonté formelle de les voir entreprendre des œuvres pour l'Union des Eglises et concrètement de voir naître dans l'Ordre une institution monastique tout entière consacrée à cet apostolat.

Sous les auspices de la Sacrée Congrégation pour les Affaires orientales et avec l'approbation du Chapitre général des Abbés bénédictins réunis à Rome du 1er au 15 octobre 1925, le noyau de cette institution monastique vient de se constituer en Belgique : c'est le groupe des Moines de l'Union.

But de cette institution :

Se consacrer complètement par les moyens adaptés à la vie monastique et spécifiés ci-dessous à l'apostolat de l'union des Eglises et préparer par une action lente, pacifique et fraternelle le retour des chrétientés séparées à l'unité œcuménique de l'Eglise.

Esprit :

Les moines de l'Union suivront les directives pontificales et principalement celles contenues dans la lettre de S. S. Pie XI citée plus haut, dans un esprit monastique et de charité catholique.

Action : Indirecte s'exerçant par la Prière (liturgique et solennelle dans les monastères) la propagande en occident et l'étude;

Directe, par l'instruction catholique de nos frères séparés, les séjours temporaires et les fondations de monastères en Orient.

Recrutement. — Cette entreprise monastique n'a aucune attache nationale et reçoit volontiers tous les moines sans distinction de congrégation, et comme novices les prêtres séculiers ou étudiants. Après leur noviciat les moines de l'Union recevront à Rome ou dans les milieux orientaux leur formation spéciale.

Moines-prêtres et non prêtres. — Conformément à la tradition monastique encore en vigueur aujourd'hui en Orient, l'Institution comprendra des moines-prêtres (hiéromoines) et des moines non-prêtres (moines) sans autre distinction entre eux que la dignité sacerdotale. En effet toutes les aptitudes professionnelles, artistiques et manuelles doivent concourir également à l'apostolat de l'Union. Tous les membres de la famille monastique participeront à la même vie liturgique et conventuelle et puiseront dans cette parfaite fraternité chrétienne l'unité de cœur et d'âme indispensable au succès de leurs efforts.

Pour plus de renseignements, demander la brochure « *Une œuvre monastique pour l'Union des Eglises* », au Prieuré, Amay-sur-Meuse : fr. 5.00 la douzaine; 0,50 l'exemplaire (port non compris).

Irénikon

1[re] ANNÉE N° 9. DÉCEMBRE 1926.

SOMMAIRE :

I. ARTICLES.

Entre catholiques et protestants.

A PROPOS D'UN LIVRE RECENT (1)

Le Dr Georg Boss vient de publier un livre qui mérite de retenir l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la ré-union de nos frères séparés, de quelque dénomination qu'ils puissent être. D'après le titre, l'auteur recherche la cause originelle du schisme; en fait, tout le livre, d'un bout à l'autre, n'est qu'un

(1) Boss, Dr Georg. : *Die Erbschuld der Glaubensspaltung,* Fragen an gläubige Mensche. VIII u. 346 S. 8[e], 1927. Leopold Klotz Verlag Gotha. M. 7. —, in Gauzleinen geb. M. 10.

appel pathétique pour l'Union de l'Eglise, plus spécialement entre catholiques et protestants : « Il n'y a qu'une Eglise du Christ, déclare l'auteur, comme il n'y a qu'un Rédempteur du monde, et c'est autour d'elle que tournent toutes les erreurs et les confusions même qui se sont emparées de l'âme occidentale. » (59) « Du point de vue du Christ la juxtaposition des deux grandes confessions... est un non-sens. » (81) « Pourquoi ne disons-nous pas : voici notre main, tendez-nous la vôtre! Le monde doit reconnaître que nous sommes frères et fils d'un même père... Quelque soit la chose qui nous sépare, dans notre volonté intime nous ne formons qu'un. Il appartient à Dieu d'ajouter à l'unité de l'esprit l'unité de la forme religieuse. » (137) « Pourquoi ne sommes-nous pas réunis ? Pourquoi nos mains ne se retrouvent-elles pas ? » (230)

« Le protestantisme était négation par essence. » (95) « Ce n'était qu'un vibrant appel, » (289) « un cri de réveil et de combats, » (291) « une protestation de la volonté rénovatrice et réformatrice contre l'esprit ecclésiastique de la Renaissance. » (292) Mais « le protestantisme a fait lui-même défection de la volonté initiale de la Réforme » (240); « le protestantisme se contredit lui-même, lorsqu'il s'oppose à l'Eglise-Mère comme une « confession » religieuse distincte, lorsqu'il cherche à se donner un dogme spécial... Ceci n'est pas seulement évident *a posteriori*, par l'histoire impartiale du protestantisme, mais s'impose comme un principe *a priori*. Il n'y a qu'un Christ, il ne peut donc y avoir deux christianismes, qui se combattent et se condamnent mutuellement. « Un corps et un esprit »... En vain, le protestantisme, rejeton religieux de l'Eglise catholique, essaie-t-il toujours de se constituer en Eglise chrétienne distincte. » (289) « On parle volontiers de nos jours de la crise du protestantisme. Cette crise existe... Il faut avoir le courage d'aller plus loin et de dire que le protestantisme est crise par essence même... Le protestantisme est la crise de l'Eglise catholique... Le protestantisme déchoit de son essence quand il cherche à devenir lui-même quelque chose comme un repos figé et congelé. » (329-30). « En soi, les supérieurs de l'Eglise, qui tâchèrent en vain d'amener Luther à se rétracter, furent dans leur droit — et pas seulement alors... (mais) ils ne s'aperçurent point que les « erreurs » n'étaient pas la cause, mais l'effet..., non l'ori-

gine mais la suite de l'apostasie, » (104) notamment de l'apostasie morale des chefs de l'Eglise *(ib. et passim)*. « Le concile de Trente signifie pour les catholiques le commencement du retour sur eux-mêmes... Si le concile eût été tenu vingt ans plus tôt... la Réforme n'eût probablement pas mené au schisme; elle fût restée, ce qu'elle voulait être : réforme et non révolution. » (265-6)

D'ailleurs le protestantisme eût eu tort de rejeter dans l'Eglise le principe d'une doctrine ou d'une autorité visibles : « La vérité, dans le sens du Christ, la vérité telle qu'elle fut révélée aux hommes porte le caractère de la visibilité et portera toujours ce caractère. La visibilité est sortie, elle aussi, de la main créatrice de Dieu et, ne fût-ce que pour cette raison, elle ne saurait être radicalement mauvaise. Si elle l'était, Dieu, la Sainteté absolue, n'eût pu, dans le Christ, se revêtir du vêtement de la visibilité, le Christ n'eût pu être « vrai homme », la révélation eût dû se faire par une communication immédiate et spirituelle du Logos éternel à l'homme intime et spirituel, l'Absolu n'eût pas fait son entrée dans le monde du conditionnel à un point précis, déterminé de l'espace et du temps, et ne fût pas devenu visible et palpable dans un corps humain et terrestre : « Prenez et mangez : ceci est mon corps ». L'Absolu se livre lui-même aux mains du conditionnel terrestre. » (100-1) Il en est de même de l'autorité visible dans l'Eglise : « Si l'on compare l'Eglise visible du Christ à un pont qui relie le domaine visible et temporel au domaine surnaturel et éternel, l'on peut se représenter des gardiens du pont, qui connaissent le pont, qui le gardent et qui cependant restent toujours du côté visible et temporel. En soi, ils ont le droit pour eux, car ils ont la garde du pont et ils le connaissent, ils savent le chemin. » (101)

L'auteur ne nie point que l'Eglise soit un organe qui doive « garder intact le dépôt de la foi et l'annoncer à tous » (304-5), mais il considère comme une diminuition et une déformation de son essence que de concevoir l'Eglise avant tout comme une autorité (ib.) ; « il n'est pas vrai qu'il s'agisse essentiellement, avant tout et surtout de la conservation du dépôt traditionnel ; ce n'est là qu'un des pôles ; si l'on néglige l'autre, tout l'ensemble sera de travers et penchera de côté » (151). L'autre pôle, c'est la vraie vie chrétienne, la foi com-

prise et vécue par la charité : « La charité surpasse la connaissance ; bien plus, il faut connaître, comprendre par la charité. Il n'y a point d'autre vie » (346 *et passim).*

Si l'on reconnaît avec l'auteur que «pour l'homme, être doué d'esprit, la conviction religieuse *orthodoxe* est une partie *essentielle* de la foi et de la vie » (328), ce n'est certes pas le catholique qui prétendra qu'on puisse négliger le pôle de la charité, c'est-à-dire de la foi vivante. Alors, qu'attend l'Auteur pour inviter ses corréligionnaires à retourner à l'Eglise-Mère ? A notre humble avis, l'Auteur qui, en général, fait preuve de tant d'objectivité et d'indépendance, n'a pas su se défaire ici d'un reste de préjugé luthérien. Lui qui, sans cesse, fait appel à la charité chrétienne et la compréhension mutuelle, lui qui s'indigne de l'attitude suffisante des « beati possidentes » de la vraie foi ou de ce qui est censé tel (324 *et passim),* on le voit s'attaquer aux Papes d'une façon presque sectaire et, dans un certain sens, puérile, parce qu'ils se sont construits de somptueux palais et se sont entourés d'une cour princière (323), ou même parce qu'ils ont érigé la coupole de Saint-Pierre pour y inscrire en lettres d'or, provocatrices, le « Tu es Petrus » (60-1)). L'argument était devenu vieillot et presque désuet, et l'on s'étonne de le retrouver sous la plume courageuse et loyale de cet Auteur. Car ce n'est pas aux seuls Papes de la Renaissance qu'il reproche l'esprit du « monde » ; à l'en croire, cet esprit se manifeste encore de nos jours dans les prétentions à la « principauté spirituelle », dans la lutte pour les Etats Pontificaux ; et « c'est à cet esprit que se rallume sans cesse la Protestation, tant à l'époque d'Alexandre VI et de la Réforme, qu'à l'époque de Voltaire et de Karl Marx et du Prolétariat international » (322-3).

Le causes du schisme ou du moins de la crise qu'est le protestantisme subsistent donc toujours, et la protestation de l'esprit réformateur durera tant que durera le mal contre lequel elle proteste : « Cette protestation est une sorte de lutte de l'organisme pour sa propre conservation ; elle signifie la fièvre qui est maladie mais qui opère l'élimination des matières morbides. Si elle atteint son but et que l'organisme surpasse la crise, elle reflue lentement... et peu à peu réapparaissent les vraies lignes des traits qui avaient été déformés et endoloris par l'ardeur de la fièvre ; c'est comme une nou-

velle aurore de Noël. » A cette évocation de la Noël, l'Auteur ne peut contenir son émotion et s'écrie : Rorate ! « Cieux, faites-Le descendre comme une rosée ; envoyez-Le nous de nouveau dans la chair afin qu'Il nous dise aussi à nous : Vos péchés vous sont remis » (290-1). « Ce jour nouveau de notre Dieu est-il encore loin ? » (251).

C'est dans le désir de hâter ce jour que l'Auteur préconise la création de « troupes d'assaut pour l'union..., composées à la fois de catholiques romains et de protestants » (235), qui auraient pour mission de faire la brèche et de « préparer la voie » (336). Grâce à elles, il entrevoit le jour où « la chrétienté occidentale commencera à prendre vis-à-vis du grand schisme occidental une attitude digne de Celui d'après Lequel elle se nomme » (336).

L'Auteur se demande « s'il y a déjà quelque tentative faite dans ce sens. Il croit trouver un premier essai dans les tendances de la revue « Una Sancta ». Les prochaines dizaines d'années démontreront si, aujourd'hui, nous sommes déjà suffisamment mûrs pour nous instruire aux besoins de notre temps et pour arriver à une attitude nouvelle entre les membres des confessions — ou bien si les nuages de l'esprit sont encore trop épais de part et d'autre » (336, *note).*

Ce livre impose, certes, de nombreuses réserves ; l'Auteur y mêle plusieurs accusations ou insinuations imméritées à l'adresse de l'Eglise catholique : il lui reproche constamment — et c'est là son grand cheval de bataille — de considérer comme « fin en soi » ce qui n'est que « moyen » : « l'Eglise a trahi la vie religieuse aux formes et moyens religieux, quelque vénérable que ceux-ci puissent être quand ils sont considérés et traités pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire comme signes et moyens du courant de la vie divine. Mais que sont l'Eglise, le sacerdoce, la papauté, les sacrements, la messe, le dogme ; qu'est la visibilité de l'Eglise, quand on les érige en absolu, quand on les considère comme valeur en soi ?... Qu'est-ce tout cela si ce n'est l'œuvre du diable, comme l'appelait Luther » (65-6)?

Cette action sacramentelle de « signe et moyen du courant de la vie divine », c'est-à-dire d'instrument de la grâce, mérite d'être soulignée. Au reste, il serait aisé de démontrer que la confusion dont parle l'Auteur, existe bien plus dans l'imagination et les préjugés luthériens que dans des abus réels et

qui de toute façon n'ont jamais affecté le dogme ou la doctrine de l'Eglise. Mais nous ne voulons pas entrer dans une discussion détaillée des récriminations peu fondées que nous adresse l'Auteur. Nous ne voulons retenir de son livre que le désir filial, sincère dont il témoigne pour l'unité de l'Eglise et pour le retour de tous les frères séparés à l'Eglise-Mère. Il serait injuste de ne pas apprécier la loyauté et le courage dont il fait preuve vis à vis des catholiques aussi bien que des protestants. Quant à nous, nous l'en félicitons, et nous prions Dieu que bientôt « le monde puisse reconnaître que nous sommes frères » (137), car « il appartient à Dieu d'ajouter à l'unité de l'esprit l'unité de la forme religieuse » (ibid.).

C'est ce que le Seigneur daignera réaliser si l'Auteur et tous ceux qui partagent ses aspirations ont le courage d'appliquer intégralement, jusqu'au bout, le mot de S. Paul (Philip. 3, 13), par lequel s'achève ce livre consolant : « J'oublie ce qui est derrière moi et je me porte de tout moi-même vers ce qui est en avant. »

Dom Franco de Wyels.
du Prieuré de Schootenhof.

Dans une brochure de 80 pages,

Max Pribilla, S. J. : *Um die Wiedervereinigung imGlauben* (Fribourg im Breisgau, 1926, Herder), nous fait considérer le côté catholique du problème.

Dans un esprit très élevé et clairvoyant, il traite les questions les plus brûlantes qui s'y rapportent, en envisageant uniquement la réunion des catholiques et des protestants. L'auteur y donne des avis très sensés aux catholiques qui veulent s'occuper de cet apostolat. Nous constatons avec satisfaction qu'il préconise les mêmes principes et les mêmes méthodes qui sont à la base de l'œuvre entreprise par les Moines de l'Union. Il recommande avant tout le tact ; il faut éviter le recrutement importun et charlatanesque des âmes (36) ; le rapprochement doit précéder la ré-union (40) ; il est permis de douter si les catholiques font tout ce qu'il faut pour faciliter aux autres le chemin de l'Eglise *(ib.)* ; il faut résolûment abandonner l'esprit combattif du XVI[e] et XIX[e] siècle (46) ; nous n'avons pas seulement à rejeter mais aussi à apprendre dans le protestantisme, et bien des questions attendent encore une solution plus approfondie (57) ; reconnaître les faits qui confirment ce principe, ce n'est pas faire des concessions au protestantisme, mais faire honneur à la vérité (59) ; il faut exprimer nos convictions dans un langage que les protestants puissent comprendre et ne pas les confirmer dans leurs préjugés par des tournures de phrase malencontreuses (69) ; réci-

proquement les protestants devraient apprendre à mieux connaître la religion catholique (74). L'œuvre du rapprochement sera longue et difficile (47) ; bien des choses sont encore à faire en théorie et en pratique pour construire des ponts sans lesquels cependant il n'y a pas à songer au rapprochement, beaucoup moins encore à la réunion des frères séparés (73-4). Et ce qu'il ne faudra surtout pas perdre de vue, c'est que le salut n'est point dans un nivellement qui vise à un programme minimaliste, mais dans une intensification de la vie religieuse (79).

Toutes ces pensées sont familières aux lecteurs d'*Irénikon*. Il est encourageant de voir qu'elles se répandent de plus en plus, et la brochure du R. P. Pribilla les présente d'une façon si nette et si sympathique qu'elles seront accueillies avec faveur des deux côtés de la barrière. Déjà, dans l'ouvrage précité, le Dr Boss s'autorise plus d'une fois des opinions du R. P. Pribilla.

D. F. d. W.

La cérémonie religieuse du mariage dans l'Église russe.

Partout où ils se fixent, dès qu'ils forment un groupement plus ou moins considérable, les émigrés russes aménagent ou bâtisent une église. Centre spirituel et intellectuel, portion de la patrie reconstruite, cette grande famille paroissiale recommence sa vie. Puisqu'il est parfois donné à des occidentaux d'y assister à une cérémonie nuptiale, nous croyons utile d'en décrire et d'en expliquer ici les éléments nouveaux pour eux.

*
* *

Sans exagération on peut dire que les neuf dixièmes de Russes reçoivent le sacrement du mariage ; le mariage civil purement « civil » est cité, commenté à l'égal d'un fait sensationnel, même actuellement dans l'U. R. S. S. officiellement athée.

Le Russe qui veut contracter une alliance légitime informe, de vive-voix ou par écrit, le curé de sa paroisse ; comme en Occident, durant trois semaines (les jours de fête et les dimanches), le curé publie les bans de mariage après la liturgie. Cette formalité accomplie, le curé remet un certificat de légitimité et de licéité du mariage.

Les futurs époux se préparent à assurer les charges et à remplir les devoirs de leur nouvelle vie par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Avant de quitter le toit paternel a lieu une touchante cérémonie : les parents (ou les tuteurs) des futurs époux bénissent leur enfant avec la sainte image du Sauveur et de la Vierge. Ces icônes, conservées avec respect, deviennent le trésor le plus précieux de la nouvelle famille ; placée à la place d'honneur dans leur maison, elles conserveront dans l'intervalle laissé libre entre la glace et l'image sainte les souvenirs du mariage : la couronne de fleurs, les deux cierges et, à leur mort, ce sera encore avec ces images que les parents béniront leur descendance, leur laissant comme une sainte relique cette image du Christ et de la Vierge qui les accompagna toujours.

D'autres coutumes originales ou curieuses, traditions vraisemblablement d'origine païenne, et si propres à la vie russe que les émigrés ne peuvent songer à les suivre en Occident, accentuent encore les significations de cet acte. Nous nous contenterons de décrire ce qui peut être vu dans les églises d'émigrés.

* * *

La fiancée est amenée à l'église par un des amis du fiancé, qui l'attend là. Le chœur s'avance à la rencontre de la fiancée en chantant l'hymne « Viens, viens, ô colombe ! » Alors commence la cérémonie qui consiste en deux moments : les fiançailles, la bénédiction nuptiale.

Les fiançailles. On a reporté au jour même du mariage les cérémonies qui, auparavant, s'accomplissaient lors des fiançailles proprement dites.

Le prêtre sort du sanctuaire accompagné d'acolythes avec l'encens et des cierges allumés ; lui-même tient la croix et l'Evangile. Arrivé près de l'entrée, il dépose la croix et le saint livre sur le pupitre, signifiant par là que Jésus-Christ est témoin de l'acte solennel. Le diacre a porté sur un plateau voilé les bagues des futurs époux. Elles seront déposées pendant la liturgie sur le saint autel pour que, sanctifiées par ce contact, elles transmettent la sainteté à ceux qui les porteront. Les deux fiancés doivent se mettre sur le tapis devant le pu-

pitre ; le jeune homme à droite, la jeune fille à gauche. Il existe une croyance quelque peu superstitieuse à ce sujet. Celui qui se mettra le premier sur le tapis sera, dit-on, maître chez lui, mais aussi décédera le premier. Aussi à ce moment surgissent parfois des discussions très animées non seulement entre femme et mari, mais aussi entre parents et cela dès avant comme après la cérémonie.

Alors le prêtre commence les rites sacrés. Il donne aux époux des cierges allumés et les bénit trois fois avec la sainte croix, puis les encense. Il faut dire que ces cierges, symboles de la pureté ne sont pas donnés à ceux qui se remarient.

Par des prières l'Eglise demande à Dieu tous les bienfaits, toutes les vertus conjugales, toutes les bénédictions du ciel. A ce moment a lieu la remise des bagues : « Le serviteur de Dieu, N., fait alliance avec la servante de Dieu, N., Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » et le prêtre bénit le fiancé en lui passant l'alliance en or ; avec la même formule il donne à la fiancée l'alliance en argent (1). Dès qu'ils ont reçu leurs bagues, aidés par un membre de la famille, ils les échangent trois fois symbolisant ainsi la concorde qui doit régner dans la vie conjugale. Supériorité du mari tempérée de condescendance, promptitude de la femme à accepter cette assistance, tel est encore le sens de ce geste.

Ls deux bagues portent gravés à l'intérieur et à l'extérieur le nom des conjoints. Et le prêtre termine cette cérémonie des fiançaille par une nouvelle prière.

La bénédiction nuptiale. Au chant du Ps. 127 (bénédiction des familles fidèles à Dieu), le prêtre conduit à travers l'Eglise dans une procession solennelle les futurs époux. De nouveau ils se placent sur un tapis devant le pupitre. Dans un petit sermon, le prêtre explique la signification de l'alliance nuptiale et demande à chacun si leur désir de contracter mariage est spontané. Après réponse affirmative, le ministre commence la cérémonie sacrée en récitant trois prières. Prenant les couronnes qu'on lui apporte du sanctuaire, il les bénit, les dépose sur la tête des conjoints en signe de la royauté qu'ils exerceront, comme souche d'une nouvelle génération, sur tous leurs descendants. Ces couronnes en métal précieux et ornées de pierres fines sont un des trésors des paroisses.

(1) En pratique, la femme reçoit aussi une alliance en or.

Le prêtre bénit le fiancé et le couronne en reprenant la formule déjà rapportée : « Le serviteur de Dieu, N., fait alliance avec la servante de Dieu, N... » Ayant répété cette cérémonie pour la fiancée, il les bénit tous deux en disant : « O Seigneur, notre Dieu, donne ta bénédiction par ta gloire et ton honneur. »

Après lecture de l'Epitre aux Ephésiens (V, 20-33) — devoirs mutuels de l'époux et de l'épouse) et de l'Evangile des noces de Cana, le chœur chante le « Pater...

Le prêtre donne alors à boire aux époux, par trois fois d'une coupe de vin bénie à ce moment, car dorénavant ils devront, toute leur vie durant, boire à la même coupe des joies et des douleurs.

Unissant les mains des époux, les couvrant de l'étole, signifiant par là que tout s'accomplit au nom de l'Eglise de qui l'époux reçoit son épouse, le prêtre les conduit trois fois autour du pupitre au chant d'hymnes solennelles qui célèbrent l'Incarnation du Fils de Dieu, la glorification des Saints Martyrs exemples de courage, protecteurs puissants des deux époux ; une troisième hymne exprime la joie et la confiance. Cette procession autour du pupitre, sur lequel sont évidemment déposés la croix et l'Evangile, est un symbole de l'indissolubilité du mariage et de l'éternité des biens que l'Eglise a donnés. Le célébrant enlève alors les couronnes en récitant une nouvelle prière : que l'époux soit honoré comme Abraham, béni comme Isaac, que sa famille s'accroisse comme celle de Jacob ; à l'épouse, on souhaite les joies de Sara, de Rebecca et de Rachel dans l'accroissement de ses enfants.

La cérémonie est terminée. Les époux s'approchent de l'iconostase, baisent les saintes images. Puis ils reçoivent les félicitations et les vœux de leurs parents et des amis présents à cet instant si solennel de leur vie.

Arsène,
Moine de l'Union.

Une visite au Phanar.

On y arrive en longeant les quais de cette admirable Corne d'Or, par les rues étroites et tortueuses du vieux Stamboul.

Ce nom de Phanar qui éveille mille souvenirs d'une grandeur disparue, s'étend à tout un quartier populeux et pittoresque, groupant Grecs, Serbes, Bulgares, Russes et Turcs, où l'on va chercher encore les vestiges des fameuses maisons gênoises à encorbellement, et où les vieux murs de Byzance tombent peu à peu sous la pioche des démolisseurs. — Nous sommes dans l'enceinte du Pétrios, du nom de Pétrus, maître des cérémonies à la cour de Justinien.

Mais « Phanar » désigne plus particulièrement aujourd'hui le siège du Patriarcat grec-orthodoxe, la tête de cette Eglise d'Orient célèbre par son passé, ses luttes, ses gloires et sa souffrance.

Ce sont de grands et paisibles logis : un ancien monastère, siège du Patriarcat et du Saint-Synode, et dont les habitants continuent de vivre en moines; des bâtiments d'administration, car autrefois, avant la guerre greco-turque de 1820-22, c'était là que se traitaient toutes les affaires civiles et religieuses des Grecs en Turquie; à gauche l'église dédiée à saint Georges, et un peu en retrait, la fameuse tour du trésor aux barreaux scellés en raison des merveilles qu'elle renferme.

Le grand portique d'entrée, auquel on accède par des degrés de pierre, comprend trois lourdes portes, dont la princiaple a une tragique histoire : Au cours de la guerre greco-turque de 1820-22, les Grecs de Turquie s'étant soulevés, le patriarche Grégoire, bien qu'ayant excommunié les rebelles, fut jugé responsable de ce débordement, et sur l'ordre du grand vizir Benderli Ali pacha, fut pendu le jour de Pâques 1821, à la porte même de son palais. On y peut voir encore les clous qui servirent à fixer la corde au linteau de la porte fermée définitivement en signe de deuil. Les foules y viennent encore en pèlerinage.

On raconte aussi que dans ces dernières années, le Califat ayant menacé une fois de plus le Patriarche, celui-ci eut cette fière réponse : « Je ne céderai pas..., mais vous avez la force... « je suis prêt..., il y a encore plusieurs portes au Phanar ».

A propos de l'église, il faudrait rappeler ici les demeures successives de ce Patriarcat tant persécuté. Au moment de la conquête, Sainte-Sophie est transformée en mosquée, et le patriarche Gennadios reçoit l'église des saints Apôtres. Il n'y demeurera que deux années, préférant se retirer en milieu

grec, et dès 1455 le Patriarcat est transféré à la fameuse église de la Pammacaristos, une des splendeurs de l'architecture byzantine. Mais en 1574, Mourad III qui inaugure son règne par la prise de la Géorgie, s'empare de la Pammacaristos, et lui donne le nom de mosquée de la conquête ou Féthyié Djami, en mémoire de son exploit. Le Patriarche est relégué alors au pauvre quartier de Balat, à l'église de saint Démétrius Kassabou, d'où Timothée de Cyzique se hâte de faire réparer l'église Saint-Georges du Phanar qu'il occupera aussitôt les travaux achevés (1681). Une nouvelle restauration en fut faite encore par les soins de la nation grecque en 1720, sous le patriarche Jérémie III.

C'est une église vaste et humble, aux colonnes grêles et au plancher de bois, rappelant davantage le monastère préexistant plutôt qu'elle n'évoque une puissance ; et telle qu'elle est, c'est bien là le simple et digne refuge d'une institution vénérable poursuivie par le malheur et réfugiée de demeure en demeure. Seul, l'iconostase, imposant et massif, taillé dans le bon bois de buis, meuble toute l'abside et lui fait comme une richesse ; il encadre de belles icônes dont l'une est particulièrement célèbre : c'est la madone de la Pammacaristos, belle mosaïque provenant de l'Eglise de ce nom. Et bien d'autres précieux souvenirs sont là encore, témoignages de temps plus glorieux, et qui ont suivi fidèlement le Patriarcat dans ces étapes douloureuses d'expropriation ; ce sont, venant de S. Sophie, les reliques de trois célèbres martyres : S. Euphémia, (dans une superbe châsse d'argent offerte par les fidèles de Russie), S. Salomé et S. Théophane que l'on vénère beaucoup dans l'Eglise d'Orient ; là aussi une partie de la colonne de la flagellation venue également de S. Sophie ; et puis la chaire élégante et vénérable, aux incrustations de nacre, et dont la tradition tenace continue de faire celle de Chrysostome, et comme l'inscription mentionne sa restauration en 1676, on veut y voir des parties anciennes, sauvées également de S. Sophie, lorsque le peuple l'eût envahie et pillée pour protester contre l'exil de son Patriarche tant aimé. Et une coutume charmante veut qu'à chaque 13 novembre, jour de la fête du Saint, l'antique icône de Jean Chrysostome soit descendue de son cadre pour venir trôner à nouveau dans cette chaire qu'il a si splendidement illustrée. Le Patriarche, ce jour-là, descend à la stalle voisine.

Dans le Narthex, c'est une copie de la fameuse Vierge de Nicée, que les Pères du Concile saluèrent de ces mots : « Ton corps, ô Vierge, est plus vaste que les Cieux, puisqu'il a contenu Celui que les cieux ne peuvent contenir ».

On est ému de relever tout cela, et l'on est pris d'une piété respectueuse comme devant toute institution vénérable qui tombe sous les coups des ans, des querelles et des misères humaines. Oui, il y a ici encore le prestige d'un grand passé, mais on sent que la vie s'en est allée peu à peu de ce grand foyer qui ne donne plus assez de chaleur ni de rayonnement. Mais combien est vif l'espoir que ce rameau autrefois luxuriant reviendra bientôt se greffer sur le tronc de Pierre pour y puiser une nouvelle vigueur.

Un jour de novembre, nous fîmes une visite au Patriarcat sous la conduite de M. Paris, Conférencier de l'Union. Mgr Ambrosios, Métropolite de Néo-Césarée et Mgr Dorothéos, Secrétaire du Patriarcat nous y reçurent et nous n'oublierons pas cet accueil cordial. Le premier, liturgiste éminent, s'intéresse fortement à l'entreprise des Moines d'Amay dont il suit les progrès et il a bien voulu nous prodiguer aussi ses encouragements. Et peu d'instants après, le Patriarche Basile III, averti de notre présence, nous fit l'honneur de nous recevoir à son tour, en même temps qu'un petit groupe composé de grecs et de slaves, orthodoxes comme catholiques, et de religieux latins qui nous accompagnaient. On nous présente au Patriarche comme les futures Moniales de l'Union, dont le programme, explique M. Paris est la prière, l'étude, le travail pour l'Union. — « C'est ce qu'il faut », nous répond le Patriarche, qui veut bien ajouter aussi des paroles bien consolantes, que nous gardons comme un espoir de prochaine réconciliation. Le Patriarche veut bien nous exprimer encore, lorsque nous prenons congé, combien l'Union est le vœu de tous et qu'Il est heureux de nous voir nous y consacrer.

Un autre jour encore, nous visitâmes le trésor sous la conduite aimable et éclairée de Mgr Ambrosios et de l'Archidiacre du Patriarcat. Là aussi, il y a des reliques du prestigieux passé : des *saccos,* tuniques courtes à deux manches des Empereurs qu'ils passèrent aux Patriarches, dont tous les évêques actuellement font usage à la liturgie pontificale, et dont la bordure de grelots rappelle encore un usage de la loi ancienne; trois de ces vêtements, aux belles scènes évangéliques à relief

et datant respectivement des Xe, XIIe et XIVe siècles sont d'un travail merveilleux ; — des mitres byzantines d'une grande richesse et de diverses formes, dont l'une, avec broderies, remontant au Xe siècle ; des trésors d'orfèvrerie : des *enkolpia* (1) et des croix pectorales ; les manuscrits enluminés à miracle, et tout cela, ce sont les prodigieux restes d'une bien autre grande richesse, et ce qu'on a pu sauver à travers les siècles, les vicissitudes de toutes sortes et jusqu'à trois incendies successifs.

Autour de ce trésor, comme dans les salons où Mgr Ambrosios nous fait rencontrer avec quelques-uns des membres du Patriarcat, nous éprouvons si nettement ce qu'il formulera lui-même : « Il est doux de voir les frères s'unir », et Sa Grandeur souhaite avec nous que les relations cordiales, nouées aujourd'hui, se continuent. Chacun est ému de cette rencontre; et lorsque, au départ nous nous sommes arrêtés devant la fameuse porte à la draperie noire frangée d'argent qui encadre l'image du Patriarche-martyr, et que tous, latins, grecs, russes, orthodoxes comme catholiques, un moment recueillis, avons eu la même prière pour le repos de l'âme de ce grand défunt, l'Union était aussi la grande intention ; c'est la première fois que pareille prière aura été dite devant la fameuse porte scellée de ce Phanar.

Vénérable Phanar, oui, l'une des avancées les plus courageuses de la foi chrétienne en face de l'Islam, et qui représente des siècles de luttes et des légions de martyrs pour la conservation de cette même tradition. On ne mesurera jamais les oppressions, les souffrances endurées et l'énergie de tous les instants qu'il a fallu pour tenir dans ce pays en face de l'envahiseur païen et fanatique, et y représenter une race opprimée et honnie de la part du tyrannique vainqueur ; en même temps aussi que se trouvant isolés du reste de la chrétienté, héritiers d'une faute qui n'est pas la leur, mais bien celle des siècles, et ayant à répondre vis-à-vis de communautés déchirées et malheureuses, du trésor de la foi orthodoxe, leur seul réconfort. En marge aussi de la grande Eglise parce que ignorés ou mal compris de ces membres, coupables ceux-ci de préjugés, d'orgueil ou d'intransigeance peu digne de la charité

(1) Médaillons émaillés en forme d'ovale que l'évêque porte sur la poitrine. Auparavant ils contenaient des reliques.

vis-à-vis de frères dans le Christ. C'est une partie, et la plus belle du trésor de l'Eglise qui se trouve fermée à nous parce que nous l'avons méconnue ; ce sont nos communes sources auxquelles la réconciliation nous permettrait de puiser plus largement ; et nous, en retour, à cette Eglise d'Orient qui a tant souffert nous apporterions nos efforts, notre compréhension, notre amour.

Que ce siècle qui a vu les plus grands bouleversements sociaux, politiques, religieux qu'il soit possible de voir, voie aussi se lever sur toutes ces plaies béantes la grande charité que l'Apôtre S. Jean ne se lassait pas de prêcher à ses disciples. Celle qui apaise, console et réunira tous ceux qui participent d'un même esprit et d'un même amour.

E. C.

---

1. Documents.

Protestantisme et Orthodoxie.

Extraits d'un discours fait par M. Kuhlman au mois de mai dans une conférence d'Etudiants en Bulgarie (1).

Je veux vous poser une question d'une importance exceptionnelle. Je veux vous parler de la rencontre de l'Orthodoxie avec le monde occidental protestant. Nous sommes ici les représentants de ces deux mondes, qui nous tenons l'un devant l'autre. Que représentons-nous de nous-mêmes ? Que pouvons-nous donner l'un à l'autre ? Quel est le sens de notre rencontre? Qu'est-ce que Dieu attend d'elle ?

... Vous savez aussi bien que moi que cette question n'est pas de celles qui sont résolues par l'instruction, par la raison, par la recherche scientifique. Elle se pose, et trouve sa solution dans cet ordre que Pascal a appelé l'ordre du cœur. Et c'est dans l'ordre du cœur que je veux vous en parler.

Croyez-moi, ce n'est pas comme des gens bien portants, rassasiés et satisfaits — comme des personnes ayant conscience de leur force et de la fermeté de leur position — ce n'est pas dans un esprit de satisfaction de nous-mêmes que nous venons à vous, les chrétiens protestants de l'Occident. Non, nous venons à vous maintenant après tout ce que nous avons survécu, comme des hommes sérieusement malades, profondément blessés, saisis d'angoisse. Nous vous apportons toute la souffrance, tout l'effroi de notre monde chrétien, ruiné et dépouillé de sa valeur... Transportés d'angoisse et meurtris, nous venons à vous. Tout ce désir douloureux, toutes ces blessures, vous voyez qu'ils nous été donnés par Dieu. Il nous juge, en nous les donnant. Et dans son jugement Il nous pose une question... Que lui répondrons-nous ?

Mais vous voyez qu'Il nous a donné encore plus dans sa miséricorde. Il a donné à nous, chrétiens orthodoxes et chrétiens protestants, de nous rencontrer comme peut-être nous ne nous sommes jamais rencontrés dans l'histoire. Croyez-le

(1) *Pout,* n. 5. Nous donnons ceci pour que les catholiques se rendent compte de l'existence et des formes du rapprochement entre protestants et orthodoxes.

bien, Il nous a envoyé cette rencontre pour que la question qu'Il pose, à nous occidentaux, soit aussi posée à vous, chrétiens de l'Eglise orientale. Nous vous disons : voilà nos souffrances, voilà notre fardeau, voilà nos blessures. Nous vous apportons tout, même ce qu'il y a de plus lourd, même la séparation de l'Eglise. Voulez-vous nous aider ? Nous vous implorons au nom de Celui qui prit sur Lui-même toutes nos impuissances. Nous vous disons : voilà nos péchés, voilà nos maladies. Voulez-vous répondre à Dieu avec nous ? Voulez-vous faire pénitence avec nous dans un esprit d'humilité et de fraternité ?

... Croyez bien que nous ne serions pas ici avec vous si nous ne savions pas que vous êtes capables de supporter ce sacrifice, que vous y êtes prêts. Et, une fois entrés en cette communion spirituelle, nous pouvons nous demander, que donnerons-nous l'un à l'autre, que signifions-nous l'un pour l'autre ?

Vous pouvez apporter seulement ce que Dieu même vous a donné : le Christ qui vit dans votre Eglise, et toute la plénitude spirituelle qui est comprise en elle, qui n'appartient qu'à Lui seul, qui vit dans votre Sainte Tradition, dans vos prières, votre liturgie, vos icônes, vos sacrements, vos saints, vos martyrs, vos confesseurs de la foi, dans vos mystiques et vos monastères.

Dans l'Eglise vivent deux principes, le Verbe et l'Image. Le Verbe, c'est l'appel de Dieu à tout moment, à tout homme et à tout peuple. C'est la Prophétie vivant dans l'Eglise... C'est Dieu en acte — par lui Il nous annonce notre salut. C'est l'affliction selon Dieu qui s'élève en nous. C'est la question divine qu'Il nous pose, et qui contient déjà en elle-même la réponse. Mais Dieu est éternel ; il n'y aura pas de fin à sa paix, et sa vérité reste invariable depuis le commencement. Et l'image des choses éternelles nous est nécessaire, l'image des choses inchangeables en Dieu... Dans les images et les symboles de l'Eglise, le monde invisible de Dieu nous devient visible... L'Image, c'est la « stasis » divine ; le Verbe, la « dynamis » divine. Dans le beau rythme de l'année liturgique, les images du monde spirituel se déroulent devant nos yeux... Dans le culte des images, dans la vie de la liturgie et des sacrements, votre Eglise conserve comme nulle autre le mystère de la Rédemption par l'Incarnation. Car dans le

tout, dans les images et les symboles de l'Eglise, les pauvres choses impuissantes de ce monde — le pain et le vin, les pierres, les couleurs, la voix de l'homme — deviennent les véhicules de choses invisibles et divines...

Nous protestants, en nous faisant iconoclastes, au nom de la pureté évangélique, nous plaçons trop souvent notre justification par la foi au dessus du mystère de l'Incarnation. Pour la pureté de notre conscience, nous avons détruit les symboles du Verbe fait chair, le mystère de l'Incarnation divine qui est toute pureté et toute plénitude. Nous étions grands dans notre foi et fervents dans notre esprit prophétique et notre mission interne, dans notre vie sociale et notre prédication. Mais trop souvent dans l'issue tragique de notre intelligence abstraite et spirituelle de l'Evangile nous avons perdu la position d'hommes qui se tiennent humblement devant Dieu et le Christ, et le sentiment de la réalité de la Sainte Trinité. Et, quand nous nous écartions du vrai culte des images divines qui vivent dans la liturgie, et de la communion sacramentelle avec Dieu dans l'Eucharistie, alors nous avons perdu la seule justification qui est non-conditionnelle devant Dieu et plus haute même que la justification par la foi et les œuvres — la justification et le salut par la présence réelle du Christ vivant en nous. Ainsi, en nous éloignant du mystère de l'Incarnation, nous avons perdu le sens de l'Eglise visible, le corps visible, contenant la plénitude et la grâce divine.

Maintenant le protestantisme se réveille. Il veut sortir de cette impasse tragique. Qui osera le juger de s'être révolté passionnément pour la pureté de l'Evangile. Ce qui arriva alors fut plus grand que nous. Que l'on ne nous jette pas de vaines et orgueilleuses condamnations. Tout ce qui eut lieu à la Réforme, ce fut au nom de Dieu. Mais cette œuvre commencée au nom de Dieu alla trop loin sous l'influence des passions humaines ; et maintenant nous en portons sur nous toutes les blessures et toutes les conséquences. Nous sommes des invalides, mais quand nous reconnaissons celà, nous sommes des invalides couronnés de gloire.

Et vous, chrétiens de l'Eglise orientale, vous savez bien que dans l'histoire votre Eglise a souvent été si pleine de révérence envers Dieu qu'elle a oublié l'esprit de prophétie. Elle a honoré la parole de Dieu au détriment de sa prédication, et se plongeant dans l'indicible mystère du service divin elle

a perdu la ferveur de l'apostolat. Maintenant l'Eglise orthodoxe se réveille, surtout l'Eglise russe. Le Verbe se réveille de son sommeil. Et devant le visage de la guerre et de la révolution l'esprit prophétique souffle de nouveau. Les forces créatrices du clergé et des fidèles se découvrent. La vie dans les paroisses renaît, et des mouvements religieux s'ébranlent.

... Ici je vois la bénédiction miraculeuse de notre rencontre. Vous avez besoin de la dynamique du Verbe, et de même nous avons soif d'entrer pour nous tenir dans le calme, dans l'Eglise visible du Christ, dans la liturgie et les sacrements... »

---

2. Chronique.

Chronique de quelques Eglises orientales.

RUSSIE. — Le déclin de l' « *Eglise Synodale* » des « Rénovateurs » devient incontestable. Dans l'édition officielle, récemment parue, des protocoles de leur dernier Synode à Moscou, on trouve des constatations de leur détresse financière, du manque presque total d'appui de la part des fidèles russes. Certains ont demandé que les rangs de leur clergé soient « purgés » de membres indignes. Ils se plaignent maintenant aussi de ce que le gouvernement soviétique ne répond pas à leurs demandes ; notons parmi celles-ci (il y a quelque temps) que le nombre des paroissiens responsables pour l'emploi et l'entretien d'une église fût réduit, pour eux, de vingt à deux ou trois — preuve évidente de leur affaiblissement.

Ce fut surtout, paraît-il, l'impossibilité où ils se trouvent de pourvoir à son entretien matériel qui amena les bolchéviques à rendre à l'Eglise patriarcale la grande Laure de S. Alexandre Nevski à Pétrograd (voir notre dernier numéro). Les « Tykhoniens » la reçurent à condition de la restaurer et de l'entretenir. Fait significatif, à la grande fête qui sollennisa cette reprise de possession les douze mille fidèles présents contribuèrent en une heure pour 75.000 roubles (environ 1.200.000 francs belges). De même, une église de la Trinité à Pétrograd, détruite par le feu, a été entièrement restaurée aux dépens des paroissiens. De telles entreprises indiquent

non seulement le retour à des conditions de vie quelque peu plus aisées, mais surtout la générosité et le dévouement des fidèles orthodoxes, et la force religieuse de l'Eglise de Russie. Cependant, l'ancienne capitale est peut-être l'endroit où celle-ci souffre le plus de cette saisie et de la profanation des bâtiments sacrés qui semble être à l'heure actuelle la principale forme de persécution.

Si la Laure de Pétrograd est revenue à l'Eglise, celle des Cryptes à Kiew, dit-on, va devenir « ville-musée pan-ukrainienne ». Ceci implique-t-il l'expulsion des Rénovateurs, qui y ont un séminaire, etc., ou seulement l'évacuation des autres parties occupées par des institutions soviétiques ?

La crémation est à la mode en Russie dans les milieux anti-religieux. Le corps de Krassine y fut soumis il y a quelque temps près de Londres (avec accompagnement de musique ; le même rituel est suivi en Russie). Nous avons signalé l'érection d'un vaste four crématoire à Rostoff dans notre dernière chronique. Une autre de ces constructions — qui servent à la fois de protestation et de propagande contre le christianisme — s'élève à Moscou sur l'emplacement d'une église inachevée. A Vologda on a défendu de placer des croix sur les tombes des morts.

BULGARIE. — La mission des Vieux-Catholiques mariavites, dont nous avons remarqué le voyage en Orient « pour l'Union des Eglises », dans notre dernière chronique, reçut à Sophia la permission de célébrer la messe dans une église orthodoxe. De là elle arriva à

CONSTANTINOPLE, le 26 octobre, et présenta au Patriarche œucuménique une très intéressante déclaration des doctrines et pratiques mariavistes, que publie la revue Ὀρθοδοξία (31 oct.).

EMIGRATION RUSSE. — Le Métropolite Serge de Nijni-Novgorod, chef dirigeant de l'Eglise Russe, a refusé de se reconnaître comme le pouvoir supérieur dont relève l'hiérarchie émigrée. Comme les dissensions dans cette dernière se posent surtout en termes de la délégation du pouvoir patriarcal moscovite dans l'Eglise émigrée, cette déclaration peut leur porter remède.

PALESTINE. — Les rapports d'une Commission officielle du gouvernement anglais sur des controverses entre le Patriarche de Jérusalem et la population orthodoxe arabophone, sont plutôt favorables à ces derniers, qui se plaignent de la domination de l'élément grec dans le patrarcat. Les grecs réclament tous les droits sur les Saints Lieux, et la Confraternité du Saint Sépulcre qui les garde est entièrement grecque. Les membres, presque tous moines, sont l'objet d'accusations continuelles d'immoralité, que la Commission semble disposée à croire dans une certaine mesure. Le chanoine Douglas, écrivant dans le *Church Times* (19 nov.), demande à bon droit que cette attitude soit justifiée, ou bien démentie.

ROUMANIE. — Dans la question de la nouvelle faculté théologique (voir notre numéro de novembre), on s'est décidé pour Kichenev. Voilà donc un nouveau centre d'éducation pour le clergé d'Eparchies autrefois en terre russe.

D. D. B.

Un Congrès d'Union chrétienne.

BULGARIE

Dans le N° 5 du « Pout », M. L. Sander constate que « le commerce vivant des âmes de bonne volonté est toujours fécond » — le premier « Congrès d'Etudiants chrétiens des pays orthodoxes des Balkans » prouve cette vérité — : Bulgares, Grecs, Hongrois, Tchèques et Russes se trouvèrent fraternellement réunis dans un même idéal. Quelques délégués protestants arrivèrent aussi ; un des leurs, le Dr G. Kuhlmann, prononça un émouvant discours, adressé à la jeunesse intellectuelle de tous les pays : après avoir avoué avec franchise les fautes historiques du protestantisme, l'éloquent orateur supplie qu'on fasse trève de désunion sacrilège. Ce remarquable discours (reproduit en partie dans ce numéro) est plein de cette ardente nostalgie d'unité religieuse ; elle est un signe heureux, peut-être précurseur d'une ère nouvelle.

Participèrent aussi au Congrès quelques autrichiens et polonais ; tout en étant peu nombreux, « ils apportèrent dans le débat une bien grande force et une admirable conviction de foi ». M. Sander souligne encore le ton général du Congrès

composé d'un fervent désir de communion chrétienne, de compréhension mutuelle plus grande et de paix religieuse. Ce qui semble constituer une surprise pour l'auteur (ou peut-être pour les congressistes ?), c'est la proximité de convictions entre orthodoxes et catholiques une fois mis en face de protestants. « Les différences de mentalité et de traditions dogmatiques firent aussitôt place à un sentiment de parenté d'âme : sans aucun compromis intérieur on se trouva uni sur la base liturgique et sacerdotale, inaccessible aux protestants ».

Comme résultat du Congrès, M. Sander dit : Compréhension grandissante en Occident pour la beauté d'un culte slave, puis appréciation plus profonde par la jeunesse orthodoxe des trésors... qu'ils possèdent dans leur propre Eglise.

La chapelle organisée par les congressistes russes et desservie par un prêtre roumain, attira peu à peu tout le monde et, après avoir prié ensemble pendant une semaine comme de véritables frères dans le Christ, Protestants, Orthodoxes et Catholiques se retirèrent avec la persuasion profonde que Dieu en ce moment se plaît à travailler les âmes dans le sens de l'Union des Eglises ; laissons-nous dire : *Nolite obdurare corda vestra.*

3. Echanges de vues.

Anglo catholiques et la Conférence de Lausanne.

Les articles un peu tranchants du *Church Times* que nous reproduisons ci-dessous marquent, en tous cas, les progrès des idées catholiques au sein de l'anglo-catholicisme.

(15 oct. 1926) « Les rapports du Comité Continuateur de la Conférence Mondiale sur les questions de Foi et d'Ordre nous font regretter encore que l'Eglise d'Angleterre sera représentée officiellement l'année prochaine à la conférence internationale de Lausanne, qui est d'une certaine façon la continuation de celle de Stockholm, et presque également le résultat de l'activité de cet astucieux luthérien, le Dr Söderblom,

Archevêque d'Upsala... Comment peut-il y avoir de prononciation vraiment significative sur la foi et l'ordre, qui serait acceptée par Anglo-catholiques, Baptistes, Luthériens, Calvinistes français et Orthodoxes orientaux ? Pour nous, toute l'affaire est illogique, et nous espérons qu'aucun anglo-catholique ne sera leurré par des persuasions épiscopales à une conférence dans laquelle, malgré la présence des Orthodoxes, l'élément protestant prédominera. »

(19 nov.) « L'Archevêque [d'Upsala] est un prélat capable et astucieux, qui ne peut être indifférent à ce fait que le luthéranisme est un culte moribond, et que l'on soupçonne non sans justice du désir d'arrêter l'avance catholique par un mouvement international pan-protestant, dans lequel les orthodoxes peuvent être leurrés par le désir d'amis dans les conditions politiques actuelles, et dans lequel l'Eglise d'Angleterre peut être impliquée par sa politique de se faire tout à tous.

Les communions qui doivent être représentées à Lausanne sont les Anglicans, Arméniens, Congrégationalistes, Tchéco-Slovaques, Disciples, Orthodoxes Orientaux, Amis, Evangéliques Allemands, Luthériens, Méthodistes, Vieux-Catholiques, Moraviens, Presbytériens, Réformés et *South India United* — vraiment une collection étonnante de sociétés religieuses pour discuter, avec l'espoir d'un accord, des sujets comme la nature de l'Eglise et la signification des Sacrements.

... Le programme fait ressortir l'inévitable futilité de la Conférence au point de vue anglo-catholique. Il ne peut y avoir d'unité entre des hommes qui tiennent la Foi catholique et des sociétés qui existent pour la destruction de la doctrine catholique. C'est une pure perte de temps pour des catholiques de discuter la nature de l'Eglise avec des quakers qui rejettent tous les Sacrements. C'est une bévue épouvantable pour l'Eglise d'Angleterre, de mettre en danger les bons résultats que peuvent produire les conférences de Malines, en rencontrant officiellement des représentants de l'Eglise Tchéco-Slovaque, un corps protestant patroné par le gouvernement de Prague et employé par lui comme arme dans sa lutte actuelle avec Rome.

La Conférence de Stockholm fut appelée Oecuménique, bien qu'elle ne l'était aucunement. Ce *meeting* de Lausanne sera appelé Conférence Mondiale. Il n'en est rien. Plus que la moitié des chrétiens du monde ne sera pas représentée. Nous

regrettons beaucoup que des manipulations ont obtenu l'appui d'une demi-douzaine de noms qu'honorent les Anglo-Catholiques. Mais même leur adhésion ne peut donner la réalité à la non-réalité, ni faire que cette conférence soit autre chose que futile, déroutante et probablement très malfaisante. »

« **Réflexions sur la Réunion » d'un prêtre catholique anglais.** du « Catholic Times » (26 nov. 1926). — Aujourd'hui l'intérêt à la question de réunion est tombé très bas. Le cardinal Mercier est mort, l'évêque anglican de Zanzibar aussi. La question qui prédominait dans les esprits de ces deux grands hommes semble être mise de côté. Le chanoine Smith, dans sa biographie, nouvellement parue, de « *Frank, Bishop of Zanzibar* », dit : « Actuellement la réunion n'est désirée ni à Rome ni en Angleterre, excepté par quelques personnes peu nombreuses ; et aussi longtemps que le désir ne sera plus général rien ne semble pouvoir arriver ». Dans une lettre à l'archevêque de Cantorbéry, écrite le 25 octobre 1925, même ce cœur de bien, le cardinal Mercier, avoue que, après les Conversations de Malines, « les difficultés sur la voie du succès final semblent plus grandes sur l'horizon, et les raisons d'espérance moins convaincantes ». Faut-il donc dire que toute perspective de ré-union s'est évaporée ?

J'ose penser que le désir d'union est encore tout aussi ardent dans les cœurs de milliers de catholiques et d'anglicans, mais que bien des enthousiasmes ont été découragés et rendus inactifs par l'insuccès des efforts que leur propre volonté avait inspirés, et par les critiques d'amis francs. Combien le cardinal Mercier, avec ses susceptibilités délicates et tendres, a du frissonner sous quelques-unes de ces critiques « amicales » ! Lui-même a laissé une analyse de l'humeur « rétive » des catholiques qui ne pouvaient connaître les événements de Malines que du dehors. Les optimistes, en effet, dit-il, sont si ardents qu'ils ne peuvent souffrir de délai et repoussent tout obstacle ; les pessimistes (qui sont toujours avec nous) « exagèrent exprès les difficultés ». Avec la charité sans bornes qui le distinguait toujours, le Cardinal dit, à propos de leur attitude peu généreuse envers les Conversations de Malines : « S'appuyant seulement sur eux-mêmes et sur la conscience de leur propre faiblesse, ils abandonneraient volontiers une entreprise en laquelle, à dire vrai, ils n'ont jamais eu de confiance, qu'ils

n'ont peut-être jamais approuvée au fond de leur cœurs, et pour le succès de laquelle ils n'ont peut-être jamais prié ».

Il faut être vraiment un homme de petit esprit, pour ne pouvoir voir que des discussions comme celles de Malines ont une valeur qui dépasse leur résultat immédiat. Les hommes de bonne volonté ne peuvent se rencontrer pour discuter à fond le sujet le plus intime et le plus personnel, sans en être de quelque façon grandement rapprochés. Quelque chose n'est-il pas gagné, si dans une telle atmosphère ils s'écaircissent les uns les autres sur les points de départ doctrinaux? Tout au moins le problème n'est pas laissé à leur postérité dans un état si embrouillé.

Il est tellement plus facile de critiquer que de produire quelque chose de positif, que la plupart, nous sommes inclinés à jeter de loin des projectiles sur tous les comités, les commissions et les ministères. J'ai entendu autrefois un homme très expérimenté dans bien des champs d'action, qui décrivait la critique comme étant « les mésaventures de médiocrités parmi les chef-d'œuvres ». Qui peut nier la vérité de cette plaisanterie ? A vrai dire, bien des critiques ont négligé de se rendre capables de leur rôle assumé.

Ces réflexions me sont suggérées par mes lectures de cette semaine. D'une part, j'ai lu d'amères attaques contre l' « Eglise de Rome » par un *gentlemen* cultivé qui a dû se mettre en colère, et en même temps une dénonciation de l'Anglicanisme dans toutes ses nuances qui laisse peu à désirer du point de vue de l'invective. D'autre part, j'ai lu les vies du cardinal Mercier et de l'évêque de Zanzibar, et je ne puis m'empêcher de penser combien ce serait mieux, si nous pouvions tous adopter l'attitude de ces deux grands protagonistes de la réunion, qui s'y sont dévoués jusqu'à la mort.

« La ré-union, dit le cardinal de Malines, n'est pas notre travail, et nous serons peut-être incapables de la réaliser, mais nous avons la possibilité, et donc le devoir, de la préparer et de *lui frayer la voie.* » Et le biographe de l'évêque de Zanzibar nous dit comment, à la Conférence de Lambeth en 1920, il travailla ardemment pour que rien ne fût fait « qui augmenterait encore les difficultés de réunion avec la grande Eglise d'Occident ». *O si sic omnes !*

L'attitude, la mentalité et les préjugés de quatre siècles de protestantisme ne peuvent guère disparaître tout d'un coup

ou aux ordres préremptoires d'un homme. Humainement parlant, catholiciser l'Angleterre c'est une œuvre gigantesque de ré-éducation, une œuvre donc qui exige la patience du pédagogue et le tact du maître. Si la réunion doit venir dans ces jours troublés que sont les nôtres, cela ne peut être que par la grâce spéciale de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui dans le passé a converti bien des insuccès terrestres en triomphes spirituels. Qu'une telle grâce spéciale soit accordée à nos compatriotes de bonne volonté qui sont hors du troupeau.

Le Rev. Richard DOWNEY, D.D., Ph. D.

---

4. Revues et Bibliographie.

Orientalia christiana :

N° 26 : SCHWEIGL J., S. J. : *De oriente : documenta et libri.* Das Soviet Ehe — Projekt. (Sur la législation soviétique du mariage).

HOFFMAN G., S. J., *Kardinal Isidor von Kiew.* Publication et critique d'une lettre écrite par le Pape Eugène IV au cardinal Isidor (1445).

N° 27 : DE JERPHANION G., S. J., : *Le Calice d'Antioche.* Les théories du Dr Eisen et la date probable du calice. Véritable volume de 175 pages, illustré de 50 figures et de 24 planches hors-texte.

Des conclusions de l'auteur extrayons ces lignes :

« Disons pour être court que le calice date des environs de l'an 500 » (ce qui fut établi par l'examen attentif de la technique, de l'iconographie et par comparaison avec les autres monuments connus à ce jour). « Nous y trouvons le résultat d'une élaboration de plusieurs siècles qui a mis son empreinte sur chacun des éléments du décor... En outre, l'étude du calice a été maintes fois pour nous l'occasion de constater l'unité de tout l'art chrétien des premiers siècles, les actions et réactions qui s'exerçaient d'une province sur

l'autre. Oriental, il porte le reflet de l'iconographie d'Occident comme de celle d'Orient. Bref, il n'est pas exagéré de dire qu'ainsi compris et présenté, le calice d'Antioche apparaît comme un résumé de toute l'activité créatrice de l'art chrétien des six premiers siècles. »

N° 28 : HOFFMANN G., S. J., : *Rom und Athos Klöster.* Suite à la publication de documents commencée dans le n° 19 des Orientalia Christiana ; écrits suggestifs des relations entre Rome et la Sainte Montagne.

N° 29 : GORDILLO M., S. J., : *Damascenica.* II Vita Marciana, II Libellus Orthodoxiae.

Edition de deux documents nouveaux, l'un ayant trait à la vie de S. J. Dam., l'autre donnant une de ses œuvres perdue depuis des siècles. On sait l'importance qu'il faut attacher à Saint Jean Damascène, le dernier docteur de l'Eglise Orientale que vénère pareillement l'Eglise d'Occident.

Byzantinische Zeitschrift, 1926, 1[er] et 2[e] fasc. (parus en septembre) *Basilio Minimo. Scoli inediti con introduzione et note* par R. CANTARELLA (p. 1-34)

L'auteur donne une édition critique de commentaires sur les sermons de S. Grégoire de Nazianze d'après le ms. de la bibliothèque laurentienne, Marc. 688. L'auteur a malheureusement omis les scolies théologiques se bornant à donner les scolies de caractère philologique.

Una piu ampia redazione armena della legenda di Iosimo, par A. ZANOLLI (p. 36-54). Zanolli donne une traduction italienne.

Ein neues Denkmal des byzantinischen Porträts, par JURGENSON (p. 78-80).

La collection du Musée historique de l'Etat à Moscou s'est enrichie d'un ivoire représentant le couronnement d'un empereur byzantin — Constantin VIII — par le Christ. Cette sculpture du XI[e] siècle est remarquable par le raffinement du portrait et la souplesse de la technique.

Parmi les ouvrages critiqués dans ce double fascicule (p.81-151), citons :

STAEHLIN (O.), *Die altchristliche griechische Litteratur.* Munich, 1924. Instrument indispensable pour l'étude de l'ancienne littérature chrétienne. Nombreux compléments à la Bibliographie.

Tillyard (H. J. W.), *Byzantine Music and Hymnography*, 1923. Très utile, premier exposé d'ensemble de la matière

Bury (J. B.), *History of the later roman empire, from the death of Theodosius I to the death of Justinian.* 2 vol. Londres, 1923. Sur cet ouvrage très important on pourra aussi consulter très utilement les comptes rendus par H. Delehaye, dans *Analecta Bollandiana*, t. 41 (1923), p. 435-37 ; G. Dirks, dans *Revue Benedictine*, t. 36 (1924), p. 112-14 ; Chauvin, dans *Revue d'Hist. Eccles.* (1925), p.108-110 ; Halphen, dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. 84 (1923), p. 171-72 ; Janin, dans *Echos d'Orient*, t. 23 (1924), p. 246-7.

Leib (B.), *Rome, Kiev et Byzance à la fin du Xe siècle.* Paris, 1924. A remarquer l'utilisation de la tradition russe trop souvent négligée.

Slatarski (W. N.), *Geschichte der Bulgaren. I Teil von der Gründung des bulgarischen Reiches bis zur Turkenzeit* (679-1396), Leipzig, 1918. Travail objectif. Les chapitres concernant la propagation du christianisme chez les Bulgares, les sectes et leurs hérésies sont très solides.

Dalton (O. M), *East Christan Art.* Oxford, 1925. Titre à remarquer : *Art Chrétien d'Orient* et non *Art byzantin ;* Innovation heureuse. Très beau livre.

Wulzinger (K), *Byzantinische Baudenkmäler zu Konstantinopel*,, Hanovre, 1925

Sotêrios (S. A), Ἑλληνικαὶ ἀνασκαφὰι ᾽εν Μικρᾷ ᾽Ασίᾳ, Ὁ ναὸς ᾽Ιωάννου τοῦ Θεολόγου ᾽εν ᾽Εφέσῳ.

Athènes, 1924. Expose l'état des fouilles importantes sur l'emplacement de l'église de S.-Jean à Ephèse.

Jewell (H.) et Hasluck (F. W.), *The Church of our Lady of the hundred gates in Paros.* Londres, 1920.

Gabriel (A), *La cité de Rhodes*, 2 vol. Paris, 1923. Le second volume traite de l'architecture religieuse.

P. D.

Dans la *Revue Historique* de septembre 1926, p. 131-138 on trouvera un Bulletin critique de M. Bémont sur l'Histoire religieuse de l'Angleterre depuis la Réforme.

P. D.

Baynes (Norman, H.), *The Byzantine Empire.* London, Williams et Norgate, 1925, 256 p.

Cet ouvrage très clair et bien au courant des connaissances actuelles contient de nombreux renseignements pour l'histoire ecclésiastique, et indique les problèmes qui sont encore à l'étude. C'est peut-être le meilleur manuel pour l'histoire de la civilisation dans l'empire romain d'Orient.

P. D.

Le dernier numéro de Pout (n° 5, octobre-novembre), un peu moins grand que les précédents, est tout aussi intéressant. Notons le texte d'un discours de l'archiprêtre Boulgakoff sur la doctrine de Serge de Radonej; une étude (plutôt biblique) d'Alexéieff sur le problème des relations entre l'Eglise et l'Etat; une critique par Fiédotoff sur la conception prophé-

tique du nouvel Antéchrist, philanthrope orgueilleux, donnée par Solovioff dans ses *Trois Conversations*, que l'auteur considère comme non-traditionnelle et démentie par l'histoire contemporaine (1); une lettre peu connue de Solovioff à Tolstoï, sur la Résurrection; des notes historiques sur les relations anglo-orthodoxes, et en particulier sur les efforts unionistes tentés au commencement du XVIIIe siècle par les *Non-jurors*. Arsénieff continue ses études sur « le pessimisme et la mystique dans l'antiquité grecque », et Spéranski écrit sur la renaissance de l'esprit religieux en Russie.

D'un intérêt tout actuel, étant donnés les événements contemporains auxquels il se réfère, est l'article du prof. Bierdiayeff, « le désordre de l'Eglise et la liberté de conscience ». L'auteur signale le danger du « cléricalisme » dans l'émigration, qui serait trop portée, d'après lui, à suivre aveuglément une hiérarchie réactionnaire, et à renoncer par faiblesse à porter le fardeau de la liberté humaine. En effet, suivant la doctrine de Khomiakoff, l'Esprit-Saint réside dans toute l'Eglise, *épiscopat et laïcs*, et c'est la conscience générale de tous les fidèles qui est le vrai critère de la vérité doctrinale et morale (2). L'Eglise entre dans une époque absolument nouvelle, et si l'hiérarchie fait défaut c'est aux laïcs de déterminer son adaptation aux nouvelles conditions, en s'affranchissant d'elle par l'exercice de cette liberté qui est pour l'individu à la fois un devoir et une épreuve, et qui constitue un élément essentiel de l'orthodoxie comme opposée au catholicisme.



Après une suppression forcée, le Patriarchat de Constantinople a reçu cette année la permission de reprendre une certaine activité littéraire. Il en est sorti un périodique, 'Ορθοδοξία d'allure sérieuse et bien intéressant. Notons dans le numéro

(1) Des idées semblables sont développées aussi par le Prince Chahmatoff dans une courte esquisse, où il oppose l'esprit apocalyptique moderne à l'utopisme terrestre de Solovioff.

(2) Cett idée de la conscience religieuse de tous les fidèles comme critère de la vérité fut l'objet d'un article par Boulgakoff, dans le 2a n° de *Pout*, traduit en anglais pour le n° d'avril du *Christian East ; Is Orthodoxy infallible ?* ».

du 31 octobre une excellente étude historique sur les « Chorévêques » par le métropolite Ambroise de Néocésarée, la suite d'articles sur l'Union des Eglises par le rédacteur M. Antoniadis, des documents officiels, des notes sur les Eglises ukrainiennes, etc.

Theology (décembre) comprend un article de M. John Mozley, fils du Dr. Mozley, sur « la Réconciliation de la Chrétienté », dans lequel saint Benoît est cité comme un exemple éminent de cette douceur et cet amour qui doivent être le caractéristique des disciples du Christ, et le moyen de leur réconciliation.

The Catholic Historical Review. Publication de l'Université Catholique de Washington, paraissant quatre fois par an. Excellentes études historico-religieuses sur l'Amérique et l'Europe, chronique catholique mondiale, revue de livre très copieuse et sérieuse. Dans une notice, conciliante mais plutôt défavorable, sur le feu abbé Portal, on semble oublier (ou ignorer) des activités religieuses autres que la réunion anglicane ; activités apostoliques menées par lui à Paris, que tout catholique doit admirer, et qui ont contribué tout autant à sa renommé sur le continent.

La Documentation Catholique.Bonne Presse) a publié les tables du tome XIV (juillet-décembre 1925). Nous en signalons ici les titres qui intéresseront nos lecteurs :

Assomption — Athanase (Mgr) — Augustin (S.) — Barnes (Dr) — Batiffol — Béde (S.) — Bell (Rd) — Bénédictins — Bénéfices eccl. — Bolchévisme (Russie) — Bourne (Card.) — Calvin — Catholicisme — Cérulaire — Communion — Culte (Allemagne) — Davidson (Dr R. Th.) — Eglise anglicane — Eglises (Union des) — Eglises greco-slaves — Episcopaliens — Florence — Giraud (card.) — Gore (Dr) — Grande-Bretagne — Halifax — Karalewski — Keble — Lambeth —Lisle — Lyon — Maistre (de) — Malines — Maniglier — Mélétios IV — Mercier (card.) Moscou — Newmann — Nicée — Ordinations anglicanes — Patriarcats — Pie XI — Primauté Romaine — Protestantisme — Puséistes — Quénet — Réforme — Russie — S.-Siège (Russie) — Scott (S. H.) — Szeptycky — Transubstantiation — Uniates — Vaughan.

L'Europa Orientale publie en décembre 1926 la bibliographie d'une richesse étonnante du grand travailleur que fut A. Palmieri décédé en octobre dernier à Rome.

Recherches de Science religieuse : juin-août 1926 : Mgr P. Batiffol : L'empereur Justinien et le Siège Apostolique. pp. 193-264.

BULLETIN D'ARCHEOLOGIE

Plus personne aujourd'hui ne déclarerait que l'art byzantin est resté figé durant des siècles dans une forme unique toujours renouvelée, dans des conceptions identiques, sans progrès. On lui a d'autre part rendu justice ainsi qu'à l'art perse, arménien ou syrien en reconnaissant l'influence si profonde et si rénovatrice qu'ils ont exercé sur l'iconographie et la technique des artistes d'Occident. A-t-on suffisamment mis en lumière l'importance des études archéologiques dans l'œuvre de l'Union du triple point de vue historique, doctrinal et pratique ?

Science auxiliaire de l'histoire, l'archéologie ressuscite le passé, la civilisation dans les monuments que les siècles n'ont pas anéantis. L'art byzantin est surtout religieux ; ayant développé l'iconographie à l'égal de l'architecture, par réaction contre l'iconoclasme, l'art byzantin est didactique ; dans ses représentations picturales, nous pouvons, comme dans un traité, lire la pensée chrétienne byzantine, reconnaître les idées théologiques de l'époque, distinguer même les divergences naissantes comme nous réjouir de voir les bases communes, sur lesquelles tout christianisme devra toujours s'appuyer, former le principal aliment de la piété chrétienne, être l'objet du culte, et exprimer la foi enseignée comme témoigner de la vérité reçue. Mgr Szeptycky — dans un discours à la Semaine de Bruxelles en septembre 1925 — a indiqué le travail de conservation et de rénovation artistique que les apôtres de l'Union devraient entreprendre. Ajoutons que l'art byzantin ou slave, comme d'ailleurs tout l'art oriental, est régi par des lois propres dans la conception, la composition ou la technique, lois qu'il faut respecter tout comme des règles liturgiques, une pensée théologique ou une psychologie particulière.

* * *

Nous citons plus loin les paroles du R. P. de Jerphanion concluant son étude du fameux calice d'Antioche ; c'est tout au long du « *Manuel d'art byzantin* », de M. Diehl, que l'on pourrait relever d'autres faits aussi significatifs ; c'est dans les ouvrages de M. Gabriel Millet que les données scriptuaires patristiques et liturgiques sont comparées aux monuments de l'art et révèlent l'orthodoxie de ces artistes d'Orient ; pareillement MM. Filow et Grabar, dans les Balkans, nous introduisent dans ces antiques églises, perdues dans les montagnes de la

Bulgarie et nous émerveillent devant ces peintures si suggestives où toutes nos pensées, notre culte, notre dévotion catholiques sont représentées depuis le Xe siècle.

A juste titre devons-nous nous féliciter, sans nous en étonner de ce que les spécialistes en archéologie orientale nous adressent leurs publications. Travailleurs intègres, historiens impartiaux, ils ont retiré de leurs travaux sur l'antiquité chrétienne cette conviction que, à tous points de vue, un seul état normal, logique, cadre avec le passé de l'Eglise chrétienne et peut lui assurer le progrès constant, et c'est celui de l'Union des Eglises.

*
* *

Monsieur Charles Diehl, qu'une vie entière de travail a familiarisé avec la civilisation et l'art byzantins, avait publié, en 1910,le *Manuel d'art byzantin,* qui devint d'emblée classique. Les progrès considérables réalisés depuis quinze ans demandaient une seconde édition. Tout le passé de splendeur artistique et de richesse matérielle qui renaît à la lecture du « Manuel » (1), illustrerait, combien magnifiquement, cet autre ouvrage du même auteur : « Byzance — grandeur et décadence », s'il ne fallait parler uniquement, en matière artistique, que de progrès continuel. La chute de l'empire sous l'effort de l'Islam (1454) arrêta net cet essor, sinon peut-être l'art religieux byzantin eut modéré en Occident l'inclination à l'humanisme et au naturalisme héritée de la Renaissance. Car « un fait domine tout : Dans tout le monde chrétien, des coupoles de Kief aux Eglises d'Italie, Byzance apparaît durant tout le moyen-âge comme la grande initiatrice ; elle a, par la prodigieuse expansion de l'art qu'elle créa, tenu une place éminente dans l'histoire de la civilisation et par là, quelle que soit sa valeur propre, cet art mérite à coup sûr l'attention et l'estime de l'historien (p.906) ».

Nous avons déjà dit la sympathie de M. Gabriel Millet pour notre œuvre, nous invitant à venir travailler à son Ecole des Hautes Etudes, mettant à notre disposition ses documents (dont il nous a déjà adressé des inédits), voulant nous faire bénéficier de son expérience. Par ses nombreux voyages en Orient, par ses trois séjours dans les antiques monastères du Mont-Athos où il lui était permis de photographier et d'étudier à loisir, M. Millet a accumulé des richesses ; régions inexplorées, découvertes continuelles ; fruits de labeurs d'une vie entière, il livre tout cela avec un désintéressement admirable. Il entreprend pour le moment la publication des *Monuments du Mont-Athos* dont nous parlerons plus tard.

Il nous faut signaler ici aux liturgistes et aux exégètes de l'Evangile son grand travail : « Recherches sur l'Iconographie de l'Evangile aux XIVe, XVe et XVIe siècles » (2). Livre riche de renseignements pour

(1) Charles Diehl : *Manuel d'art byzantin,* Paris, Picard. I vol. pp. XV, 480- , 1925 ; II vol., pp. 481-946, 1926, 448 gravures.

(2) ... d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du Mont-Athos, Paris, Fontemoing, 1918 (Bibl. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome), LXVIV, 810 pp., 670 gravures.

nous. Cette iconographie religieuse orientale « dont les docteurs du Ve et VIe siècles prétendaient tirer le plus efficace de leur enseignement », nous la verrons conserver après la chutte de l'empire byzantin— là où elle a pu se développer — cet aspect de piété que les œuvres d'art occidentales n'auront plus et qui sera réclamé au nom de la tradition par la théologie byzantino-slave (3).

Elle est démonstrative cette conclusion de M. Millet dans « *L'Ecole Grecque dans l'architecture byzantine* » (4) : « Par la construction, comme par la peinture, comme par le livre, Constantinople se montre l'héritière des grandes cités héllénistiques et sur certains points de Rome (p. 293) » ; cela n'a rien d'étonnant, comme nous savons que Rome subit une influence semblable. Cet ouvrage témoigne de cette vitalité interne de l'art oriental, soumis, tout comme notre art occidental à des influences d'écoles possédant chacune leur technique, leurs procédés architecturaux et décoratifs propres.

L'art byzantin a, peut-on dire, des relations plus étroites avec l'art de Rome qu'avec les autres arts orientaux proprement dits.

Monsieur B. Filow, Directeur de l'Institut archéologique Bulgare, à Sofia, nous a témoigné de tout l'intérêt qu'il portait à notre œuvre par ce qu'elle regardait l'Union des Eglises et qu'elle promettait de devenir un organisme important de relations scientifiques. En même temps, nous recevions les tomes parus (5) du « Bulletin de l'Institut archéologique Bulgare » (Sofia, Imprimerie de la cour) : recueil de travaux destinés à faire connaître les richesses archéologiques du pays aux savants étrangers. On facilite les recherches à ceux qui ne sont pas des slavisants en donnant des résumés en langue française.

M. A. Grabar (tome I, p. 103-135) montre les rapports existant entre les églises sépulcrales bulgares et celles du monde entier ; ils sont évidemment très étroits puisque toujours la même idée guide la construction de ces édifices, élevés sur les tombeaux des martyrs à Rome, en Palestine, en Syrie, en Arménie, en Afrique chrétienne. D'abord unique, elle devient, comme ailleurs, monument à deux étages.

M. V. N. Zlatarski (p. 146-162) s'occupe du monastère de Pantleïna, près de Preslav, et nous donne quelques éclaircissements à son sujet. Il joua un rôle très considérable à l'époque où Boris préparait sa grande réforme : la nationalisation de l'état et de l'Eglise bulgare.

M. André Protitch (pp. 186-205) nous présente une étude de la basilique bulgare. En résumé : Depuis la conversion des Bulgares au chris-

(3) Au XVIe et XVIIe siècles, parmi les reproches faits aux Latins, figurent le mépris des traditions iconographiques, la manière profane de représenter le Christ, la Vierge, les saints.

(4) Paris, Leroux, 1916, XXXVIII, 329 pp., 146 ill. Nous avons également reçu de M. G. Millet : « L'Ascension d'Alexandre » (« Syria », Paris, Geuthner, 1923). « Portraits byzantins » (Paris, Champion, 1918). « La coupole primitive de Sainte-Sophie » (*Revue belge de philosophie et l'histoire)* Bruxelles, Camertin, 1923.

(5) (I, 1921-1922, en deux fascicules in-4°, 270 pp., 153 gr. IV fl. ; II, 1923-1924, VIII-256 pp., 108 gr., XIV fl. ; III, 1925, VI -264 pp., 72 gr. 8 p., 1 carte).

tianisme (864) jusqu'à la délivrance du joug turc(en 1879), on peut distinguer trois basiliques : le type de la grande basilique (IXe-XIIe s.), la petite église mi-basilicale à coupole (fin du IXe-XIVe s.), le type basilical du Mont-Athos (XIVe-XIXe s.).

Dans les peintures de Batchkovo, M. Grabar nous fait retrouver les thèmes traditionnels d'iconographie, que nous étudierons en détail plus tard (II, 1-68). M. Fr. Miatev (III, 165-193) nous expose la formation du type de la Vierge Eléonsa (ou bien « Oumilénié », Cf. Irénikon, p 260); né en Orient, ce type passe en Italie et en Russie ; il revient d'Italie modifié et pénètre ainsi une seconde fois en Russie pour se fusionner avec le type byzantin venu en premier lieu.

L'Institut archéologique de Bulgarie nous a également adressé son 1er volume de la collection monumentale publiée par ses soins. M. Grabar s'y livre à un examen iconographique détaillé des peintures murales de l'église de Boïana (6). Une première lecture y fait découvrir une somme de matériaux iconographiques importants, nous y reviendrons plus tard, car rien n'est plus instructif que ces témoignages de notre communauté dans une foi et un même culte.

L'œuvre entreprise par l'Institut Archéologique Bulgare est de grande importance. Il serait à souhaiter que les Instituts archéologiques, Académies, Ecoles, Historiens de l'art occidental comme oriental, se mettent d'accord pour entreprendre la publication d'une histoire générale de l'art chrétien, maintenant que tant de jalons ont déjà été posés et qu'il apparaît chaque jour plus clairement combien le proche Orient et l'Occident se sont influencés mutuellement dans l'évolution de leur art.

D. Th. B.

Bibliographie.

Bardenhewer Otto : *Geschichte der Altkirchlichen Literatur.* Vierter Bond : Das fünfte Jahrhundert mit Einschlus der syrischen Literatur des vierten Jahrhunderts. (Erste und zweite Auflage). Friburg, Herder & Cie (1926), X-673pp., in-8° relië : 17,50 marks.

Il nous paraît oiseux d'établir la valeur de cette quatrième partie de l'histoire de la littérature ecclésiastique ancienne. Le volume, consacré au Ve siècle, admet cependant dans son cadre les auteurs syriens du IVe ; c'est ce qui nous y fait trouver l'étude, attendue, de S. Ephrem, diacre. Cette période du Ve siècle est une des plus riches de la littérature orientale. Alexandrie avec S. Cyrille (patriarche de 412-444), le grand adversaires du nestorianisme ,et plusieurs écrivains hérétiques (Dioscore, Pierre Monge...) ; la solitude des déserts et des monastères égyptiens ou d'Orient, avec toute la littérature qui en est sortie ou les a pour objet, et qui eut une telle influence : Règles, vie des Pères, Apophthegmata Patrum, écrits ascétiques ; Constantinople où déjà apparaît bon nombre d'écrivains ; les patriarcats d'Antioche, de Jérusalem ; autant de régions où la spéculation dogmatique et l'effort ascétique s'unissaient contre

(6) A. Grabar : *L'Eglise de Boïana* (coll. : Momuments de l'art en Bulgarie), vol. I. Sofia, 1924, Imprimerie de l'Etat, 88 pp., in-4°, 9 figures, 41 planches en photographie et en couleurs.

l'hérésie, défendaient la vérité. C'est le siècle de S. Augustin, pour l'Eglise latine, et l'auteur s'y arrête spécialement. Remarquons avec satisfaction la division adoptée par l'auteur : il groupe les écrivains suivant leurs patriarcats : Alexandrie, Constantinople, Antioche et Jérusalem, et cela seul suffit pour mettre de l'ordre dans les idées, rétablir le cadre historique et se dispenser d'autres classification et de maintes explications.

DE CORSWAREM (abbé chevalier) : *La liturgie byzantine et l'Union des Eglises.* Avignon, Aubanel (1926), 132 pp., in-12 (coll. La Prière et la Vie liturgique).

Voilà le livre qu'il faut répandre dans le public occidental, parce que d'une lecture agréable, malgré l'érudition dont témoignent toutes ses pages. La liturgie est le grand instrument d'union des Eglises ; et l'auteur développe admirablement ce principe en faisant aimer la liturgie byzantine (chapitre III, § 2 : les caractères généraux du rite byzantin ; chapitre IV : Deux dévotions importantes : la Sainte Vierge, la Sainte Croix...) en proposant aux liturgistes occidentaux l'étude des liturgies orientales ; celles-ci ne manqueront pas de leur apporter des lumières nouvelles : par exemple, les pp. 97-98 modifieront certaines opinions sur la Rose d'or, ou étendront les recherches.

Peut-être aurions-nous aimé voir le chapitre VI s'intituler : l'action du S.-Siège pour le *retour* des dissidents. Tels sont de fait les termes employés par les Souverains Pontifes, et telle est la pensée de l'auteur.

En résumé : Excellent ouvrage de très bonne vulgarisation et d'un esprit conforme à celui du rand mouvement que les Papes veulent créer dans l'Eglise en vue de la Réunion.

D'HERBIGNY (Mgr Michel) S. J., *Pâques 1926 en Russie :* du Jeudi-Saint (1er avril) au surlendemain de l'Ascension (15 mai), Paris, Ed. *Spes.* (1926), 142 pp. in-12. Prix : 7,50 fr.

Il nous faut remercier l'éminent auteur de la relation complète qu'il nous fait de son second voyage en Russie et nous espérons que bientôt il nous fera part aussi des impressions, combien émouvantes, de son dernier séjour.

Déjà le « Correspondant » et les « Etudes » avaient publié quelques récits. Ces pages vibrent d'une émotion contenue ; celle d'un évêque récemment consacré qui ne peut encore se révéler en public, mais considère déjà toutes choses avec une âme plus haute. Récits vivants, notes historiques, descriptions locales, études de l'état religieux du pays; tout cela s'y trouve et toujours avec grâce ; mais l'amour plus grand pour la Russie qu'on retire de cette lecture, la prière que ces pages font naître en nous décrivant un peuple fidèle à sa foi, une jeunesse aveuglément conduite à la ruine, cet amour plus grand, cette prière plus fervente pour la conservation et la résurrection de la « Sainte Russie » sont le fruit de cette lecture. C'est ce que Mgr d'Herbigny a cherché en nous racontant ses impressions et il l'a obtenu.

FREERICKS ALFONS : *Das Eucharistiche opfer.* Hildesheim. Franz Bormeyer (1924), 86 pp. in-16.

Dans ces méditations homélitiques et catéchétiques l'auteur soumet à la considération des théologiens la nécessité d'introduire comme troisième élément constitutif du sacrifice, à côté de l'*oblatio* et de la *consecratio*, l'expression sinon verbale, au moins *mimée* de l'intention, et cela pour sauvegarder le caractère social de l'action sacrificielle. Une interprétation dans ce sens de la prière sacerdotale johannique ainsi que les dénominations traditionnelles du sacrifice (εὐχαριστία, εὐλογία) lui semblent confirmer sa manière de voir, « dont la portée nous mènerait au centre d'une des plus ardues controverses entre l'Orient et l'Occident » (p. 84).

D. C. D.

Prince VLADIMIR GHIKA : *La Messe Byzantine*, dite de S. Jean Chrysostome. (Nouvelle traduction française adaptée à l'usage courant des fidèles de rite latin, avec commentaire et introduction). 2e édition, in-16, 56 p. En vente au Séminaire S.-Basile, 59, rue de la Barre, Lille. 3.00 fr. (remises par quantité).

Aucun fidèle de rite latin ne devrait ignorer les richesses liturgiques de ses frères d'Orient. La petite brochure du Pr. Ghika, d'un format commode, met la liturgie byzantine de S. Jean Chrysostome à la portée de tous. Une introduction, brève et précise, initie le lecteur aux particularités du rite oriental. La disposition typographique permet de suivre avec facilité soit les prières récitées par le prêtre à voix basse, soit le dialogue chanté qui s'échange en même temps entre le diacre et les fidèles. Ce manuel se répandra davantage encore, et nous l'espérons quand l'impression sera plus lisible et le prix moins élevé.

GRIVEC FR. (Dr), prof. univ. Ljubljana (Yougo-Slavie) : *Doctrina Byzantina de primatu et unitate Ecclesia*. Ljubljana (1921), publication III de la « Bogoslovna Akademija », V Ljubljani, 112 pp., in-8o.

L'illustre professeur dont les congressistes de Velehrad et de Ljubljana aprécient l'objective impartialité et l'érudite clairvoyance n'entreprend jamais l'étude que des questions fondamentales à l'œuvre de la Réunion.

Les trois premiers chapitres (Introduction, Doctrine Byzantine de la primauté, Apostolicité) sont écrits en langue slovène ; un sommaire latin très détaillé est chaque fois utilement adjoint. Les trois autres chapitres (unité de l'Eglise, du chef de l'Eglise, scholies slaves de la primauté de l'Eglise) sont écrits en langue latine.

Nous ne pouvons songer à exposer et discuter ici les idées de l'auteur en cette matière importante, bien proche du nœud de toutes les difficultés passées et encore actuelles. Cette étude de l'idée byzantine (et slave) sur la primauté et l'unité ecclésiastique englobe une ample littérature du sujet. C'est donc un ouvrage que doit consulter quiconque veut en parler.

MATHIAS GRÜNEWALD-VERLAG : *Christi Reich im Ostem*. (Mainz) (1926). XVI-264 pp. in-16.

Recueil de travaux publiés par Richard Knies à la mémoire de Vladimir Soloviof. Ces extraits et ces traductions d'œuvres parfois déjà connues par ailleurs (paroles du pape Pie XI, œuvres de Vl. Soloviof,

écrits de Mgr d'Herbigny..., etc.) sont introduits par une poésie de Soloviof : « Ex oriente lux ». Nous félicitons les éditeurs de ce bel hommage au grand Russe, dont orthodoxes comme catholiques peuvent et doivent se réclamer.

HOLMQUIST HJALMAR : *Den Ryska Kyrkan under Bosjevikväldet* Stockholm (1926) Sveriges Kristliga Studentrörelses Förlag, 63 pp. in-12. Pris : kr. 1,25.

Pour traiter de « L'Eglise Russe sous le Bolchévisme », l'auteur rappelle la position de l'Eglise sous le tsarisme, citant les événements importants indiquant le mouvement des idées. Il se réfère à des auteurs de premier ordre. Il en arrive ensuite au bolchévisme lui-même voulant prouver que les soviets n'ont pas réussi à bolchéviser le peuple russe si profondément croyant que le gouvernement a du changer de tactique dans la persécution en donnant officiellement plus de liberté au culte. Malheureusement l'auteur, connu pour son antagonisme contre l'Eglise Romaine (cf. son ouvrage en suédois : « Cent ans de papauté »), semble quelque peu partial lorsqu'il affirme la banqueroute complète du catholicisme en Russie au point que ses propagateurs ont du la fuir et laisser les sectes évangéliques, baptistes, stoundistes et autres faire des prosélytes par milliers. Ce point mis de côté, l'étude de la situation est exacte.

L. J.

JANIN R. (Augustin de l'Assomption) : *Les Eglises Orientales et les Rites orientaux.* L'édition revue et corrigée, 58, ill. et 8 cartes, Paris, Bonne Presse (1926) XII-655 pp.

La masse de renseignements que ces pages apportèrent au public occidental leur valurent un si beau succès que bientôt une nouvelle édition de cet ouvrage fut jugée nécessaire. L'auteur en a évidemment profité pour mettre à jour différentes données modifiées depuis la première édition. Nous ne pouvons cacher cependant notre peine de voir le bel instrument de paix et de réconciliation qu'eut été cet ouvrage : produire un tout autre effet sur le lecteur par le ton que met l'auteur dans certaines pages. Depuis les manifestations si nombreuses d'union et dans l'atmosphère pacifiante et charitable qui se crée, par la grâce de Dieu, nous espérions trouver dans cette lecture plus de sympathie, de réelle compréhension, d'amour vrai. Nous recommandons cet ouvrage à qui cherche des renseignements succints sur l'histoire, la doctrine, les rites, l'état des Eglises orientales ; nous ne pouvons en louer l'esprit.

KANTERS CH. Fr. du S.-C. : *Commentaires des Litanies du Sacré-Cœur.* Série de lectures pour les exercices du mois de juin. (Le cœur de Jésus étudié dans la tradition catholique, vol. I), XVIII-338 pp.

Ejusdem. *Les demandes et les promesses du Sacré-Cœur.* Lectures pour le premier vendredi du mois. (Vol. II), XVIII-284 pp.

Les 2 vol. : Bruxelles, Dewit (1926), prix : chaque vol. 9 fr.

MAC MAHON (M.) : *Liturgical Catechism.* Gill, Dublin, 1926. XII-308 pp. in-12°.

Cette explication du rite romain est excellente à tout point de vue ; nous

la recommandons à tous ceux qui savent l'anglais. « Il faut autant que la chose est possible, a dit Pie XI, enseigner en détail aux élèves des universités et des séminaires *latins* la doctrine des Orientaux et les autres sciences sacrées qui y ont rapport. » (A. S. S. XV, 490-492.) Nous aurions donc souhaité trouver davantage sur les rites orientaux ; c'est aux professeurs de liturgie de répondre à ce désir du Pape, et des idées claires et fondamentales sur ces rites ne feront qu'aider chez les élèves la compréhension de celui de Rome. L'auteur donne cependant deux pages excellentes sur la diversité des rites. Mais les spécialistes parlent maintenant de Rite byzantin, sans le diviser en rites russe, grec, melkite, etc.; les Ruthènes et Bulgares se servent du slavon, non pas de leurs propres langues; et ce serait bon de mentionner l'usage du slavon dans le rite *romain* (Yougo-Slavie et Czecho-Slovaquie). Que l'on nous pardonne ces critiques, du point de vue oriental, d'un admirable livre.

MALHERBE GEORGES, curé de Ronquière : *Le Mobilier liturgique d'une église paroissiale.* Louvain. De Vlaamsche Drukkerij, (s. d.) 118 pages, in-8°.

L'auteur publie ici, coordonne et développe des études parues par fragments dans différentes revues ; citons le Bulletin Paroissial liturgique de Lophem. Chaque meuble liturgique est étudié soigneusement du point de vue traditionnel ; ses formes, son usage prescrit par les règles liturgiques, sont décrits, expliqués, et la note artistique n'est pas négligée dans les suggestions proposées. Il convient de démontrer l'importance doctrinale et intuitive d'un mobilier d'église constitué dans toutes les règles; c'est à le prouver que l'auteur s'y attache. Aussi n'est-on nullement étonné de le voir recourir fréquemment aux Pères orientaux. Et à la lecture de cet ouvrage on découvre plus d'une fois des points de ressemblance entre les prescriptions latines et l'usage byzantin.

NICOLESCU ALEXANDRU (Mgr), évêque de Lugoj : *Dim trecutul Bisericii Rosaritene cu reflexii la trimpul de fata.* (Coll. Biblioteca Pentru clasa culta, n. 2) Lugoj (1925) 102 pp. in-8°, pretul : 20 lei.

L'auteur résume l'histoire du schisme oriental. Cette brochure de propagande se termine par un appel à l'Union.

NICOLESCU ALEXANDRU (Mgr), évêque de Lugoj : *Papii si opera lor.* (Coll. : Bibl. Pentru Clasa Culta : n. 4), Lugoj (1926), 128 pp. in-8°, pretul : 50 lei.

L'auteur veut faire apprécier l'œuvre des papes. Tour à tour il montre leur influence dans l'histoire, leur charité, leur esprit apostolique dans les missions, leur pacifisme, leur place dans l'humanité..., etc. De pareils travaux s'ils sont menés avec tact, peuvent faire beaucoup pour la cause de l'unité dans des pays comme la Roumanie.

NORDTMANN A. D. D. A. : *Anatolien. Skizzen und Reischrift aus Kleinasien.* (Franz Balinger). Hannover, Orientbuchhand lung Heinz Lafaive (1925), XXXIV-592 pp. in-8° 15 marks.

Nordtmann fut un des orientalistes les plus au courant des questions

turques, syriennes. Sa connaissance de l'arabe, du turc, etc., le mit rapidement en vue ; il fut bientôt envoyé comme diplomate auprès de la Sublime Porte. Quand on fonda, en 1874, l'université de Contantinople, Nordtmann fut nommé professeur d'histoire générale. Correspondant de nombreuses sociétés savantes, il est l'auteur d'importants mémoires et d'un nombre considérable d'articles. A plusieurs reprises il entreprit des voyages en Asie-Mineure. Le récit que nous livre Fr. Balinger nous rapporte un voyage de huit mois à travers le N.-W. de l'Asie-Mineure, le Pont, la Capadoce, la Mysie, le N.-E. de l'Asie-Mineure, les Dardanelles, poursuivi jusqu'à la Mer Noire et achevé à Scutari.

Notes historiques, épigraphiques, ethnologiques, philosophiques ou politiques ; données géographiques, statistiques, se mêlent sans alourdir le récit.

V. Pouvrichkevich : *Comment j'ai tué Raspoutine.* Paris (1924) J. Povolozky. 121 pp. in-8°, pr. 7,50.

Histoire du complot politique auquel succomba ce moujik étrange dont l'influence fut si néfaste à la cour impériale russe. La préface de B. Maklakoff nous expose les causes politiques de la révolution de 1917.

Vladinir Solowjew : *Das Lebensdrama Platon.* (Coll. Religiose Geister), Mayence. Mathias Grünewald (1926).

Dans le concert universel de louanges qui, au 25e anniversaire du décès de Soloviof, s'éleva pour honorer le chrétien, le russe et l'ardent apôtre de l'Union, ne pouvaient être omise de justes appréciations de sa doctrine. Il faut d'autre part reconnaître en Soloviof un des penseurs chrétiens dont le monde a senti la réelle influence. Il devrait être représenté dans la collection éditée par Mathias Grünewald. Les théories néo-platoniciennes de Solovioff sur le Logos, la Sophia nous relient à l'antique mentalité des Pères de l'Eglise byzantine. Cette édition de la « vie de Platon », annotée et commentée par L. Robilinski-Ellis, est donc une nouvelle contribution au travail immense de pénétration occidentale dans la mentalité orientale.

Spencer Jones :*England and the Holy See.* Hunter and Longhurst, London, 1914. XXX, 264 pp. in-12°. Prix : 1 shelling.

Ce livre n'est pas nouveau, sa première édition datant de 1902. Mais il mérite l'attention de tous ceux qui ne l'ont pas lu, et qui voudraient connaître l'anglo-catholicisme au mieux. Le Rév. Spencer Jones, un des anglo-catholiques les plus éminents et les plus avancés, y examine le problème de réunion avec Rome. Il n'envisage pas de solution, se bornant à exposer l'esprit et la méthode nécessaires à cette enquête. C'est avant tout l'*objectivité.* Examinant dans cet esprit les principaux facteurs du problème, il arrive aux conclusions suivantes : Nous sommes divisés; Dieu nous veut unis. Rome ne changera jamais; l'Anglicanisme a toujours changé, et l'Anglo-catholicisme avance maintenant régulièrement vers les doctrines romaines. « L'histoire ecclésiastique se présente à nous avec certaines proportions ; une figure proéminente et visible apparaît d'abord dans la personne de Notre-Seigneur lui-même, puis dans celle de saint Pierre, puis d'une façon continue dans l'occupant du Siège de Pierre; et cette Primauté du Saint-Siège paraît et est reconnue dans

la sphère de l'Eglise primitive, et donc a quelque relation avec la Règle de Foi anglicane. » L'Eglise d'Angleterre fut séparée de Rome par la force et protestantisée de l'étranger. Les conditions du XXe siècle ne peuvent pas, et ne doivent pas, ressembler à celles du XVIe. La séparation avec Rome a produit une multiplication de sectes et un esprit de division.

« Mon objet », écrit le Rév. Jones, « a été partout de reconnaître la force des *faits*, et donc de poser l'entreprise de réunion sur une base scientifique et non pas sentimentale ». Il prend les doctrines romaines qui font difficulté, et expose leur vraie signification avec une impartialité et une exactitude admirables. C'est ce que nous devons faire nous-mêmes par rapport à l'histoire et aux dogmes de l'Eglise, et de nos frères séparés. Ce livre est un modèle pour tous, catholiques, anglicans et *orthodoxes*.

D. D. B.

Conversions individuelles. — Le point de vue exprimé à ce sujet dans notre Bulletin (cf. surtout pp. 8-9 et 117-119) pourrait avoir été mal compris. Nous tenons à affirmer à nouveau que nous entendons suivre dans cette question les sages directives données par l'inoubliable cardinal Mercier, dont nous reproduisons ici le lumineux exposé sur cette matière dans sa Lettre : « Les Conversations de Malines », du 18 janvier 1924.

« Oh ! je le sais, ceux qui nous jugent de travers ne voudront pas méconnaître nos intentions charitables, mais ils estiment notre intervention inopportune et inefficace.

Inopportune, parce qu'il vaut mieux, selon eux, laisser les églises séparées aller à une décomposition complète, s'accuser plus fort le contraste entre l'erreur et la vérité ; arrivé aux extrêmes, le mal épouvantera, et ce sera l'heure du triomphe de la vérité.

Inefficace, parce que, semble-t-il, je n'emploie pas la bonne méthode d'apostolat, celle des conversions individuelles.

Pesons un instant ces deux griefs.

. . . .

Mais vous jugez que nous nous y prenons mal pour dénouer cette situation : note méthode de travail est, selon vous, maladroite ; l'expérience vous a appris qu'il faut renoncer à agir sur les collectivités ; il faut ne viser que les individus.

De quel droit limitez-vous l'action de la divine miséricorde ? Agissez, tant que vous le pouvez, sur les individus ; éclairez, de votre mieux, chacune des âmes que Dieu met sur votre chemin, priez pour elle, dévouez-vous à elle, parfait ; nul ne pourrait songer à vous en blâmer.

Mais qu'est-ce qui vous autorise à écarter les collectivités ? C'est votre exclusivisme qui est condamnable.

Laïssez-moi rafraîchir vos souvenirs. Ecoutez la grande voix de Léon XIII, qui, le 14 avril 1895, dans sa Lettre Apostolique « *Amantissima voluntatis* », s'adressait, non aux individus, mais à la masse du peuple anglais, « *ad Anglos* ». Relisez cette Encyclique, elle a pour destinataire la nation appelée par le Pape « *gens Anglorum illustris* » ; et quand, au moment de conclure, le Saint Pontife pressent les objections que des pessimistes opposeront à son optimisme, il écrit : « Des » difficultés, il y en a, oui, mais elles ne sont pas de nature à ralentir » le moins du monde notre charité apostolique, ni à décourager vos » volontés. Sans doute, les révolutions et une séparation plusieurs fois » séculaire ont enraciné des dissentiments dans les cœurs, mais est-ce » une raison de renoncer à tout espoir de réconciliation et de paix ? » Nullement, s'il plaît à Dieu. Pour évaluer les résultats que peut pro» mettre l'avenir, il ne faut pas se baser seulement sur des calculs » humains, il faut surtout tenir compte de la puissance et de la misé» ricorde de Dieu. » (La citation de Léon XIII continue ancore, puis le cardinal poursuit :)

Une année et demie plus tard, en septembre 1896, le Pape se voit obligé d'infliger aux Anglicans une déception amère : il proclame l'invalidité de leurs ordinations. Va-t-il abandonner ses larges espoirs et ne préconiser plus que la propagande d'individu à individu ? Au contaire, il conclut sa lettre apostolique « Apostolica curae » par un appel direct aux ministres qu'il a eu la douleur de peiner et il conjure les individus et la masse de s'inspirer ensuite de l'exemple de leur conversion.

« Nous ne cesserons pas, dit-il, de travailler, autant que nous le pour-
» rons, à leur réconciliation avec l'Eglise ; les individus et les groupes
» trouveront alors en eux, c'est notre ardent désir, de puissants exemples
» imiter. »

Lettre « *Les Conversations de Malines* »,
18 janvier 1924.



Nativité.

(Kahrié-Djami-Constantinople. Début du XIVe siècle).

L'artiste byzantin a subi ici, comme les autres artistes ailleurs, l'influence des évangiles (surtout apocryphes), des commentaires, des textes liturgiques. Tout au plus jusqu'au VIe siècle la Vierge, assise devant saint Joseph, laissait-elle voir « le visage d'une femme qui vient de souffrir, bien qu'elle ait évité les douleurs, afin que l'incarnation ne puisse être suspectée » (Mésarités). La scène du bain, la présence des servantes, la position couchée de la Vierge plaisent peut-être par le naturel et le réalisme des détails mais enlèvent à cette scène le charme délicat des « Nativités » où le ciel a plus de place que la terre.

Nous y trouvons cependant encore — car les détails s'ajoutent, ne diminuant jamais en nombre — les animaux réchauffant l'enfant divin éclairé, désigné par l'étoile dans sa crêche au milieu du rocher, le chœur des anges, le groupe des bergers.

A côté de l'ange anonçant la bonne nouvelle aux bergers, un texte est inscrit : « Ne craignez point, voici que je vous anonce une grande joie » (saint Luc, II, 10). Le berger musicien s'est arrêté, pose sa main sur le bras du vieillard assis.

D'autres détails viendront encore développer le thème de la Nativité : Adoration des Mages, fuite en Egypte, massacre des innocents. Sur un belle icône ukrainienne du XVIIe ou XVIIIe siècle, dont on vient de faire don au Prieuré d'Amay, sont distribuées autour de la nativité (l'enfant dans la crêche, la Vierge et S. Joseph à genoux, les deux animaux) les mages en route guidés par l'étoile, les bergers, le massacre des innocents, la Vierge cachée par le rocher, la fuite en Egypte. Groupés ou traités séparément ces différentes scènes semblent résumées dans ce chant de l'office du soir à Noël dans l'Eglise slave : « Que t'offrirons-nous, ô Christ, à toi, qui pour nous a paru sur terre comme un homme ? Chacune de tes créatures te rend grâces : les anges t'apportent l'hymne ; les cieux, l'astre ; les mages, les présents ; les bergers, l'admiration ; la terre, la grotte ; le désert, la crêche ; et nous, la Vierge Mère ».

TABLES (1926)

I. TABLE DES SOMMAIRES

N° 1. — Avril.

N° 2. — Mai.

N° 5. — Août.

N° 6. — Septembre.

N° 7. — Octobre.

N° 8. — Novembre.

II. TABLE ANALYTIQUE (1)

(1) Les tables analytique et des noms propres ne prétendent pas cataloguer toutes les idées et les faits contenus dans ce premier volume du bulletin. Elles aideront cependant les travailleurs et les propagandistes dans leurs recherches.

III. TABLE DES NOMS PROPRES (1)

(1) Conformément aux décrets du Pape Urbain VIII, la rédaction déclare ne vouloir point prévenir le jugement de l'Eglise lorsque des personnages non canonisés figurent avec le titre de « saint » ou lorsque certains faits sont qualifiés de « miraculeux ».

REVUES

BIBLIOGRAPHIE

GEMBLOUX. — IMPRIMERIE J. DUCULOT, ÉDITEUR.

PRIEURÉ D'AMAY.

Chers Abonnés,

Avec ce numéro 9 s'achève la Première Année de la Revue " Irénikon ".

Autour de ce bulletin s'est formé une grande famille dont les membres sont dispersés dans tous les pays d'Europe et toutes les parties du monde.

A vous tous nous demandons un effort de propagande ; indiquez-nous les nombreux chrétiens que la situation intérieure du christianisme intéresse et passionne à qui nous pourrions adresser un numéro spécimen.

Au lieu de 384 pages notre revue en compte près de 420 ; des tables assez développées vous permettent d'apprécier et d'utiliser la somme des renseignements, des faits apportés, des idées émises. Vous contribuerez à l'œuvre de l'Union, par la propagation de cette idée, comme à l'amélioration continuelle de notre Revue, en nous amenant de nouveaux abonnés.

Jusqu'à la fin-mars les abonnés à la Revue seule peuvent encore s'inscrire pour la Collection au prix actuel. Les années écoulées sont livrées avec 50 % de majoration.

LA DIRECTION.

Suppl. à *Irénikon*, n° 9. Décembre 1926

IRÉNIKON

Revue mensuelle.

IRÉNIKON-REVUE MENSUELLE : Paraît de Pâques à Décembre chaque mois en fascicules de 32 pages in-8°. La Revue étant mensuelle trois numéros seront doublés (64 pages) de façon à former à la fin de l'année un volume de 384 pages (12 × 32).

IRÉNIKON-COLLECTION : Pendant les trois mois de janvier, février et mars époque où la Revue est suspendue, paraît chaque année une collection de 10 brochures formant un second volume de la Revue; série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

(Un hors-texte artistique contenu dans chaque numéro de la Revue formera chez nos abonnés une petite galerie d'art oriental.)

Conditions d'abonnement :

Irénikon-Revue et Collection (I R.C.)		Irénikon-Revue (I. R.)	
Belgique	20 fr.	Belgique	10 fr.
Union postale	35 fr.	Union postale . . .	17,50 fr.
		Le n° séparé . . .	1,50 fr.

DIRECTION ET REDACTION :

IRÉNIKON, Prieuré d'AMAY-s/Meuse (Belgique)

COMPTE CHÈQUES : BRUXELLES, 1612.09

ADMINISTRATION :

M. J. Duculot, Editeur à Gembloux (Belgique)

COMPTE CHÈQUES : BRUXELLES, 12.851 — PARIS, 800.12

Dépôt de Paris : 4, rue Cassette VI°

COMPTE CHÈQUES : PARIS, 67577.

On s'abonne à ces adresses, les paiements se font au compte de M. Duculot.

Permis d'imprimer.

Namur, 14 Décembre 1926.

J. CAWET, *Vic. gén.*

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)